

TRAVAUX DU CENTRE DE RECHERCHES SEMIOLOGIQUES

MICHEL CHAROLLES

De l'art de nager
et des différentes manières
d'en parler

Préface de Jean-Blaise Grize

CdRS



Université de Neuchâtel

Travaux du Centre de Recherches Sémiologiques
N° 58 — Septembre 1990

Michel Charolles

DE L'ART DE NAGER
ET DES DIFFERENTES MANIERES D'EN PARLER

CdRS



Université de Neuchâtel

Centre de Recherches Sémiologiques
Université de Neuchâtel
Espace Louis-Agassiz 1
CH-2000 Neuchâtel (Switzerland)

© 1990 by Centre de Recherches Sémiologiques. Tous droits réservés.

A Valérie

TABLE DES MATIERES

Préface	vii
Avertissement	xv
Entrée en matière.....	1
Première partie.....	5
Seconde partie	47
Intermède: Petite éloge de la brasse	77
Troisième partie	81
Encore deux ou trois petites choses.....	107
Sommaire	113

PREFACE

Une préface, dit le sage Robert, est un «Texte plus ou moins long placé en tête d'un livre et qui sert à le présenter au lecteur». Mis à part le fait que je ne vois pas très bien comment un texte pourrait ne pas être «plus ou moins long», il me reste à vous présenter DE L'ART DE NAGER ET DES DIFFERENTES MANIERES D'EN PARLER.

1. L'ouvrage

Il m'est arrivé à plus d'une reprise de m'ennuyer ferme en lisant un roman policier, pas un instant en lisant Michel Charolles. Peut-être allez-vous penser que je manque aux plus élémentaires devoirs d'un préfacier—lequel de surcroît se dit ami de l'auteur—non pas bien sûr en comparant son ouvrage à quelque vulgaire polar, mais par cela même que je les rapproche. Voire! Vous vous tromperiez lourdement en m'accusant de malice car les deux genres ont bel et bien quelque chose en commun et c'est de traiter d'énigmes.

Si celle dont il s'agit ici n'a en principe rien de criminel, elle n'en est pas moins mystérieuse. Comment peut-il se faire qu'il

suffise que quelqu'un ébranle à peine le fluide aérien qui l'entoure en murmurant «nager» pour qu'aussitôt mille choses se passent dans la tête de celui qui l'entend? Question naïve, diront certains et les gens graves ajouteront, enfantine.

En un sens, d'accord. Il faut l'esprit d'enfance, cet esprit que Gilles, le chansonnier, déniait entièrement aux colonels comme il leur en déniait d'ailleurs aussi d'autres formes, pour poser certains types de question. Mais la dire enfantine parce que simpliste, ce serait se gourer lourdement (ne protestez pas, le terme est dans Queneau).

Michel Charolles n'est pas un enfant—ô non—mais il a l'art subtil de feindre une naïveté au second degré. Je le crois très capable, pour vous obliger à réfléchir, de vous demander où vous avez mis la flamme de la bougie que vous venez de souffler. Quoiqu'il en soit, il ne cesse de s'émerveiller et d'émerveiller son lecteur. Parce que, il faut bien le dire, s'il prend un extrême plaisir à s'interroger sur tant de phénomènes que l'on pense avoir compris à force de ne pas les voir, c'est vous qu'il questionne. Son livre, il l'écrit pour son lecteur, ce que l'expérience montre ne pas être universel, mais encore *avec* lui, ce qui est encore beaucoup moins commun.

Mais enfin, qu'est-il? Sans doute beaucoup de choses. Ecrivain certes; poète aussi; philosophe, cela se voit; psychologue, il en invente la méthode expérimentale; linguiste, sans doute. Mais au fond plus proche de Saussure (Horace Bénédicte) qui s'élevait sur les plus hauts sommets que de Saussure (Ferdinand de) pour lequel «La linguistique a pour unique et véritable objet la langue envisagée en elle-même et pour elle-même». Ne va-t-il pas jusqu'à prétendre «étudier comment les gens s'y prennent pour comprendre ou ne pas comprendre ce qu'on leur dit»? (p. 59 et c'est en capitales dans le texte). Comme tout le monde aime bien tirer la couverture à soi, comme je ne prétends pas constituer une exception, je soutiendrai donc que Michel Charolles est un sémiologue.

Son livre traite de bien des problèmes. J'en signalerai deux et vous découvrirez les autres. Combien? C'est à vous de répondre. Je l'ai dit: l'ouvrage se fait *avec* le lecteur.

2. Les mots et les choses

Parce que se sont des signes, les mots sont porteurs de l'existence de ce à quoi ils renvoient. Si quelqu'un me dit: «J'ai perdu mon Eurydice»—Orphée ou un autre, que ce soit vrai ou faux—lorsque du haut de son autorité un mathématicien me dit: «Soit un ensemble E», aussitôt les deux E existent de quelque façon pour moi. Peut-être pas d'ailleurs dans le même monde et certainement pas de la même manière. Un ensemble mathématique désigne quelque chose d'assez exact: c'est un concept. Pour Eurydice, la situation est beaucoup moins claire. J'ai certes des raisons de penser qu'il s'agit d'une femme, mais est-elle morte, vit-elle encore, est-elle aimable, ne l'est-elle pas, grande ou petite, brune ou blonde—de tout cela je ne sais rien. Il en va comme de «nager». On a affaire à une notion, toute entourée d'un faisceau d'aspects dont les uns appartiennent à la culture et sont plus ou moins partagés et dont les autres, beaucoup d'autres, ne dépendent que de moi, c'est-à-dire de mon vécu. Dès lors «je tire sur cette pâte confuse jusqu'à ce qu'il (en) monte un contenu mieux dessiné, que je modèle et remodèle en fonction des réalités de l'heure» (p. 54).

L'ennui c'est que les mots ne m'appartiennent pas et que *normalement* leurs faisceaux contiennent des éléments obligés et se refusent à en accepter d'autres. Le vin est un liquide, il est éminemment consommable, il contient de l'esprit (je sais, il faut dire aujourd'hui de l'alcool éthylique), et ce n'est que par extraordinaire que chante son âme. Mais il se trouve que «Les figures extraordinaires sont très nombreuses» (p. 11). Alors, à condition de respecter un minimum de syntaxe, peut-on dire n'importe quoi?

Certainement pas. Les mots ont un noyau normal auquel correspondent les objets du monde et «il apparaît [...] bel et bien que certaines lois (ou tendances de pensée) doivent exister» (p. 21). Seulement voilà, il faut, comme on dit, de tout pour faire un monde. Il y a des oiseaux plus oiseau que d'autres. Une hirondelle, qui ne fait pourtant pas le printemps, l'est bien davantage qu'une autruche, même quand celle-ci ne se cache pas

la tête dans le sable. C'est une question de prototypicalité et c'est bien là-dessus que repose finalement la communication.

Encore faut-il noter pour terminer qu'à force de servir, les mots s'usent. Michel Charolles parle de «formidable» et des commentaires que font les professeurs lorsqu'ils étudient Racine. Je noterai seulement qu'il leur arrive aussi de devenir pointus et que mon professeur à moi se livrait devant les potaches que nous étions à quelques considérations fort réjouissantes sur ce que «amant» devait signifier pour les jeunes filles de Saint-Cyr.

3. Les mots et les hommes

Parler est un acte grave qui engage celui qui parle et tout autant celui qui écoute.

Celui qui parle, cela va de soi. D'abord, en affirmant que «L'art de nager» est un livre passionnant, non seulement j'exclus qu'il ne le soit pas, mais je manifeste encore que c'est la chose la plus importante que j'ai à vous dire actuellement. Ensuite Buffon nous a appris que le «style est l'homme même». Ici je dois avouer que je ne sais pas très exactement ni ce qu'est le style, ni ce qu'est l'homme. Toutefois je peux facilement décider, lorsque je tombe sur une page arrachée à quelque livre anonyme, si elle est de la plume de Pascal ou de la machine à écrire de San Antonio. Enfin, il faut bien voir que, même dans les cas finalement assez fréquents où l'on parle pour ne rien dire, on ne le fait jamais sans raison. Ainsi celui qui parle se révèle, ce qui fait l'or des psychanalystes et la monnaie courante de tous les jours.

Mais il y a l'autre, l'autre qui doit comprendre. Certes il arrive que ce qui est exprimé soit tout justement ce qui est dit. Lorsque j'interroge l'employé de la gare en lui demandant «A quelle heure part le train pour Neuchâtel?» et qu'il me répond (aimablement) «A 18h06», je suis quasi dans un langage logico-mathématique: le sens littéral me suffit. Seulement le plus souvent prendre à la lettre, ne pas prendre à la lettre, *that is the question*.

Je rencontrais l'autre jour une ancienne amie chère et elle me dit: «Maintenant, je nage dans le bonheur». D'abord Michel

Charolles ne manquerait pas de remarquer que s'il y a des pleurs de joie, il est pour le moins rare que l'on nage dans les larmes, même si l'on peut s'y noyer. Ensuite le «maintenant» m'a fait mauvaise impression. Que voulait-elle me dire au juste? Evidemment, c'est *mon* problème, par où j'entends que la signification de son propos n'y est pas inscrite, comme une lettre dans un mot, mais que c'est à moi, auditeur, de la construire. Certes, je peux passer en revue tous les sens que je sais des mots «nager», «bonheur» et «maintenant». C'est sans doute ce que ferait un ordinateur de bon aloi. La lecture toutefois de «L'art de nager» montre bien qu'il n'en va nullement ainsi, pas plus qu'on ne passe en revue tous les visages que l'on connaît pour reconnaître une amie. Finalement la signification, on l'invente «sur la base d'idées préenregistrées et de données extérieures fournies par l'entourage du verbal et la situation» (p. 54).

Conclusion

Lire un texte, c'est aussi l'interpréter et un bon texte supporte toujours plus d'une interprétation. La mienne n'est peut-être pas la meilleure. Qui sait même si elle conviendra à l'auteur? Mais une chose est certaine: «POUR APPRENDRE QUELQUE CHOSE DE QUELQU'UN, IL FAUT NECESSAIREMENT LE PRENDRE AU SERIEUX, AU MOINS PENDANT UN CERTAIN TEMPS» (p. 98)

Jean-Blaise GRIZE

Neuchâtel, mars 1990



© Association des Amis de Jacques-Henri Lartigue

Avertissement: Ce petit livre est fait pour être lu sans efforts. Les pensées qui le composent ne sont pas parfaitement ordonnées de sorte que si tel passage paraît ennuyeux ou de mauvais goût, le lecteur pourra toujours le sauter sans que l'ensemble en souffre considérablement. Pour ceux qui voudraient malgré tout avoir une idée du contenu général de l'ouvrage ou retrouver une rubrique précise, on a prévu, à la fin, une table des réflexions qu'il contient mentionnant, pour chacune, son objet et son lieu d'apparition dans le texte.

«La méditation que je fis hier m'a rempli l'esprit de tant de doutes, qu'il n'est plus désormais en ma puissance de les oublier. Et cependant je ne vois pas de quelle façon je les pourrai résoudre; et comme si tout à coup j'étais tombé dans une eau très profonde, je suis tellement surpris que je ne puis ni assurer mes pieds dans le fond, ni nager pour me soutenir au-dessus»

Descartes «Méditations métaphysiques»

*

* *

La plupart des gens ne sont pas constamment préoccupés par la natation. Ils n'en parlent pas toujours. Dans des circonstances normales, un homme qui pense à la natation a des raisons particulières de le faire. Il peut songer à une compétition sportive, concevoir un déplacement, envisager l'occupation de ses loisirs. Il peut aussi esquisser quelques mouvements. Il y a naturellement beaucoup d'autres possibilités.

*

Les hommes ont une foule d'idées sur la natation. Quelles sont-elles? A quoi servent-elles? Présentent-elles des variations significatives? Comment changent-elles?

On estime apparemment que ces questions ne valent pas la peine.

*

Dans l'ensemble on ne prend d'ailleurs pas suffisamment au sérieux le fait que l'on a des idées sur un sujet.

*

Est-ce que l'on a des idées à tout propos? Autrement dit, tout sujet admet-il n'importe quelles idées? Encore, si l'on a des idées sur un thème, comment les rapporter à une moyenne? et quelle moyenne (si elle existe)? La moyenne des idées sur un sujet (si elle existe) définit-elle une sorte d'obligation?

VOILA DEJA PLUSIEURS QUESTIONS.

*

Concernant certains sujets, on admet sans difficultés non seulement que les hommes ont des idées à leur propos, mais encore qu'ils n'ont pas tous les mêmes.

Pour la natation, les choses sont en général moins claires.

*

Au sujet de la république par exemple, on doit envisager qu'il y a des idées en quelque sorte imposées, ne serait-ce que par le mot: «la république est une notion d'ordre politique», «la république est une affaire de pouvoir» ... D'autres idées font référence à des faits qui peuvent être ou non connus: «qui a inventé la république», «quels pays sont des républiques», «quels sont les symboles de la république» ... D'autres idées encore relèvent du jugement: «la république est inévitable», «la république est préférable à tout autre régime», ... Enfin, un grand nombre d'idées semblent n'avoir aucun lien avec la république (on en citerait des milliers).

Au regard de la natation y-a-t-il quelque raison à considérer les faits sous cet angle de pensée?

*

Maintenant on dit simplement ceci:

«QUELLE IDEE PEUT-ON SE FAIRE DES IDEES (COMMUNES?) TOUCHANT LA NATATION (PRINCIPALEMENT HUMAINE)?»

*

* *

PREMIERE PARTIE

**Dans laquelle l'auteur donne
courageusement son avis**

(Nombreux exemples)

*
* *

(1.1.1). Partant, on pose la question suivante: «quand dit-on d'un homme qu'il sait nager?»

Réponse: **ON CONSIDERE GENERALEMENT QU'UN HOMME SAIT NAGER QUAND IL PEUT NAGER, C'EST-A-DIRE QUAND IL ARRIVE A SE MAINTENIR A LA SURFACE DE L'EAU PENDANT UN CERTAIN TEMPS SANS AUCUNE AIDE EXTERIEURE.**

Cela ne semble pas prêter à controverse. On remarquera toutefois qu'on admet très couramment qu'une personne sait nager simplement parce qu'elle le dit ou parce que quelqu'un l'affirme à son sujet (il faut évidemment supposer qu'en cette situation la question est venue sur le tapis). Est-ce suffisant? Non, bien entendu! Mais qu'importe. Les gens acceptent volontiers de considérer que quelqu'un sait nager sans l'avoir vu proprement nager. Sur d'autres sujets, ils sont même souvent moins exigeants: à notre époque et sous nos climats, lorsqu'un individu rencontre un inconnu, il ne lui vient ordinairement pas à l'esprit qu'il puisse ne savoir ni lire ni écrire. A propos de la

natation, on attend pour le moins que cela soit dit par l'intéressé ou par une personne de sa connaissance.

*

(1.1.2). Pour être (absolument) sûr qu'un individu sait nager il faut le voir nager avec succès. Encore faut-il préciser (cf. ci-avant) «pendant un certain temps» car chacun sait que tout corps humain immergé (fût-ce à son défendant) dans de l'eau tend d'abord à submerger quelques instants.

TOUT CE QUI (d'apparence humaine) FLOTTE NE NAGE DONC PAS. POUR QU'IL Y AIT NATATION IL FAUT QU'IL Y AIT INTENTION ET SUCCES PENDANT UN CERTAIN TEMPS.

*

(1.1.3). On doit admettre en conséquence qu'un individu qui ne serait capable que de faire la planche (et seulement cela) ne saurait pas proprement nager. Tout au plus dirait-on de lui qu'il sait flotter (ou encore qu'il sait «faire le mort dans l'eau»).

*

(1.1.4). Généralement l'idée de natation est associée à l'idée d'eau. On ne conçoit guère, en effet, qu'un homme puisse nager dans un autre liquide que l'eau. Même, il n'y a natation que dans une certaine eau: l'eau bouillante, par exemple, ne convient pas. On ne voit guère non plus qu'un individu puisse se sortir d'un bain d'acide ou de soude. On imagine mal encore un homme nageant dans de la vase; quoique, évidemment, on soit en droit de se demander jusqu'à quel point la vase s'apparente encore à de l'eau.

PEUT-ON SOUTENIR, DES LORS, QUE CHAQUE FOIS QU'UN INDIVIDU NAGE, IL SE TROUVE DANS DE L'EAU, OU PLUTOT DANS UNE CERTAINE EAU?

*

(1.1.5). Est-ce que du simple fait qu'un homme sait nager on a le droit d'en déduire qu'il peut nager? Oui, s'il y a de l'eau (et si elle est bonne), s'il a la permission de le faire, s'il n'est pas dans une situation où il n'aurait pas les moyens d'exercer ses capacités. Quant à savoir si quelqu'un qui peut nager nage, cela dépend de son bon vouloir, de son état physique, de la complexion de l'eau et d'autres facteurs encore qui ne sont pas très différents, comme on s'en rend compte, de ceux qui font qu'il peut ou non nager.

*

(1.1.6). L'usage de la langue (au moins) oblige à considérer que certaines capacités sont acquises sans avoir été proprement apprises. Ainsi pour le dormir, à propos duquel il n'y finalement guère de raisons de se demander à partir de quel moment les êtres humains accèdent à cette «faculté». La question: «quand dit-on d'un homme qu'il sait dormir?» est plutôt aberrante (elle paraît en tout cas franchement bizarre lorsqu'on la compare à celle concernant le savoir nager). La question sur le savoir dormir n'est en vérité plausible que dans un nombre très limité de contextes où elle portera par exemple sur le «savoir se donner les moyens du sommeil pour être mieux à même d'affronter une action» (voir le cas Clémenceau). Hormis cet emploi assez particulier, on se représente malaisément qu'il puisse être justifié de s'enquérir si un individu sait dormir.

*

(1.1.7). Certaines questions en «savoir» ne sont d'ailleurs pas seulement déplacées que pour des sujets touchant à nos activités corporelles élémentaires. L. Wittgenstein a écrit: «généralement les Européens savent s'ils sont allés en Chine ou non». Cela est prouvé, continue le philosophe, par le fait qu'il paraît

trait totalement extraordinaire qu'un Européen à qui l'on demande s'il a vu la muraille de Chine réponde «Je ne sais pas» (encore qu'aujourd'hui on puisse s'attendre à tout).

*

(1.1.8). Lorsque la question arrive à point, il n'est donc pas incongru de demander à quelqu'un s'il sait nager. A supposer alors que la personne interrogée (quelle qu'on l'imagine) réponde simplement qu'elle ne sait pas, il ne vient pas à l'esprit qu'elle puisse vouloir signifier qu'elle ne sait pas (ou même plus) si elle sait ou non nager. Doit-on tenir en conséquence que «savoir nager» passe aux yeux de l'ensemble des hommes pour une expérience acquise d'une importance personnelle (biographique) en tout point égale à celle qui consiste pour un Européen à être ou ne pas être allé en Chine?

*

(1.1.9). La natation, quoique passant donc pour un acquis individuel inoubliable, n'est cependant pas comparable aux activités biologiques fondamentales. On peut, de toute évidence, s'en abstenir sans mourir (sauf s'il y a péril naturellement). On ne nage pas par obligation tous les jours ou deux fois par semaine pendant toute sa vie.

ON NAGE PARFOIS (si on sait).

*

* *

*
* *

(1.2.1). Dès lors qu'un individu nage par obligation, c'est un fait surprenant. La natation par obligation est une figure d'extraordinaire ou plus simplement un cas d'étonnement. Les figures d'extraordinaire sont très nombreuses: chaque fois que quelqu'un s'étonne ou prétend contraindre les autres à s'étonner, c'est que l'on est en face d'un cas d'extraordinaire.

*

(1.2.2). La natation par obligation n'est pas une figure d'extraordinaire absolu. Un homme grenouille, pompier de son état, qui plonge chaque jour dans les fleuves en crue ou dans les étangs boueux pour repêcher le corps des désespérés ne s'étonne pas chaque fois qu'il se jette à l'eau. De même pour les pêcheurs de perles, les maîtres-nageurs et tous ceux qui gagnent leur vie en nageant.

*

(1.2.3). Il n'empêche que **D'HABITUDE LES HOMMES NE NAGENT PAS PAR OBLIGATION**. Si quelqu'un a nagé, ne serait-ce qu'une fois, par obligation, il estime que cela mérite (le cas échéant) d'être signalé. D'où sa propension à en parler comme d'un exploit, d'une mésaventure, d'une chose qu'il ne souhaite à personne.

*

(1.2.4). On peut toujours minimiser un cas d'extraordinaire. Ceux qui se livrent à cet exercice passent la plupart du temps pour des hommes avertis (ils connaissent jusqu'aux dispositions imprévues et peuvent en conséquence ne pas les traiter comme telles). Ils disent quelque chose et ajoutent: «Oh! Cela n'a rien d'extraordinaire, mais enfin...». Un tel comportement n'est cependant pas très courant. A la longue, il peut aussi être interprété défavorablement.

*

(1.2.5). Certains pensent (à ce que j'ai pu m'en rendre compte) que l'on ne doit parler d'extraordinaire que pour des états de choses manifestant une sorte de positivité. L'extraordinaire pour eux tiendrait toujours plus ou moins de l'exploit, du mieux être. Il est vrai que l'on voit très bien: «Si par extraordinaire je gagnais à la loterie...» mais on imagine aussi sans difficultés: «Si par extraordinaire il y avait une guerre...». Il ne semble donc pas y avoir de restriction (dans un sens ou dans l'autre) à l'emploi de l'adjectif «extraordinaire».

*

(1.2.6). On prétend parfois que les jeunes générations préfèrent le «sensationnel» ou le «formidable» à l'«extraordinaire» et on leur reproche à l'occasion cette façon de s'exprimer. En vérité ces usages linguistiques n'ont pas grande importance. Tout ce qui est relativement extraordinaire peut être dit formidable ou sensationnel (et inversement). Bien entendu, il y

a des nuances: «formidable», par exemple, est presque exclusivement employé aujourd'hui dans le sens d'«épatant», qui est marqué positivement. A propos de ces adjectifs, on fait aussi fréquemment remarquer que leur signification s'est affaiblie. Lorsqu'ils étudient le théâtre de Racine, les professeurs ne manquent jamais une occasion de rappeler à leurs élèves que «formidable» dans les tragédies classiques doit être entendu comme exprimant un sentiment très fort. On donne souvent pour expression synonyme: «qui inspire une crainte extrême». La question qui se pose est de savoir si nous avons aujourd'hui perdu le sens du formidable. Sur ce sujet, les enseignants paraissent avoir, dans l'ensemble, des vues plutôt pessimistes.

*

(1.2.7). On aimerait que l'idée d'extraordinaire soit élevée au rang de concept.

*

(1.2.8). Ce qui fait défaut c'est évidemment la théorie supportant ce concept. Pour l'instant, on se représente difficilement (voire même pas du tout) ce que pourrait être cette théorie—quoique chacun en use par ailleurs fort communément (y compris dans les disciplines les plus sérieuses) pour décider quand une chose n'est pas comme elle devrait être—d'où parfois ces petites étoiles que l'on voit fleurir devant le moindre propos énonçant un fait imprévu.

*

(1.2.9). Ce qui est sûr, c'est qu'une théorie des faits extraordinaires devrait fournir une idée suffisamment claire (et décidable) des capacités des sujets (moyens) à distinguer l'ordinaire de l'extraordinaire.

*

(1.2.10). Une théorie, comme chacun sait, permet des prédictions. Si par exemple je prédis que la natation par obligation est un fait extraordinaire (ou disgracieux), je devrai encore m'enquérir auprès de témoins pour savoir s'ils sont d'accord avec cette appréciation. Tout laisse à penser que certains le seront et d'autres non (sans compter l'avis de l'auteur).

*

(1.2.11). D'une certaine façon, on ne peut concevoir une théorie proprement scientifique des faits extraordinaires. Quand on pose que nager par obligation est extraordinaire pour certains et pas pour d'autres, cela revient le plus souvent à affirmer d'une proposition qu'elle est vraie pour quelques uns et fautive pour quelques autres. Le risque d'être contredit est alors très faible. La théorie n'est donc pas vraiment justifiable. Sauf si on arrive à établir qu'un événement prédit comme relativement extraordinaire est en réalité systématiquement apprécié comme absolument ordinaire ou non ordinaire. Sauf si encore (dans une autre hypothèse) on réussit à associer aux prédictions incriminées un univers de référence: nager par obligation étant par exemple prédit extraordinaire pour tel sous-ensemble de la population et ordinaire pour tel autre. Dans ce cas l'évaluation ne portera-t-elle pas autant sur la façon dont ces appréciations auront été attribuées à telle ou telle partie de la population que sur ces appréciations elles-mêmes?

*

(1.2.12). Il faut se méfier aussi des règles de conversation. Parler, c'est toujours plus ou moins (vouloir) parler de choses extraordinaires. Celui qui parle ne tient pas en principe à perdre son rang. D'où, éventuellement, une tendance à en rajouter. De même, quand quelqu'un m'entretient d'un sujet, je pars généralement de l'idée que ce qu'il a à me dire n'est pas totalement convenu. Je m'attends plus ou moins à ce qu'il évoque des

dispositions inattendues. Parfois il fera en sorte de m'obliger à traiter sur le mode extraordinaire certains faits qui sont pour moi parfaitement courants et me contraindra, en somme, à entrer dans son jeu (au moins sera-ce sa prétention).

TOUTE VRAIE CONVERSATION ENGAGE. Bien sûr, il faut distinguer certains cas. Le matin à la salle de bain on peut s'entendre dire «Passe-moi la serviette!» sans que cela n'engage véritablement celui qui prononce ces paroles. Par vraies conversations, on comprend, à l'inverse, celles où les parleurs s'exposent et mettent sur la place leurs convictions et assurances.

Il est souvent difficile pour un observateur extérieur de reconnaître précisément quand une situation est absolument engageante: les enjeux étant le plus souvent intérieurs, on les mesure (au mieux) à leurs effets qui sont parfois discrets. Ainsi, je parle de mon chapeau en présence d'invités. Ceux-ci n'y prêtent pas forcément grand cas, et pourtant je me force. Il y va pour moi de leur prouver par exemple que ce chapeau que je porte dans la vie répond à un besoin véritable (que je m'explique d'ailleurs assez mal), qu'il n'est pas là pour la galerie ou par hasard, comme on pourrait le penser ... et ainsi de suite d'autres sottises. Cela, finalement, pour maintenir mon niveau et assurer que j'ai sur moi-même et mon rapport au monde des vues et manières singulières. Naturellement, si l'on est déjà bien considéré, on ressent moins fortement cette nécessité de s'imposer, on parlera peut-être de choses et d'autres, mais alors, étant donné le crédit dont on jouit, le simple fait qu'on s'autorise à les évoquer amènera l'auditoire à penser qu'elles sont (subtilement) extraordinaires.

Bref, **CONVERSER (vraiment) C'EST TOUJOURS PLUS OU MOINS (essayer d') OBLIGER L'AUTRE A CONCEVOIR QUE CE DONT IL EST QUESTION PRESENTE DE L'INTERET.** Quand bien même vous n'êtes pas d'accord, on vous installe dans le rôle de le croire, on vous met en demeure de penser que cela est bien ainsi, non seulement pour celui qui

le dit, mais encore pour vous qui n'y pouvez mais. Il n'est pas facile de sortir de malentendus de ce genre: d'abord la situation s'impose à vous (vous n'y êtes en définitive pour rien) et l'on sent bien ensuite que l'on fâcherait sérieusement celui qui vous entretient en lui lâchant un «Et alors, qu'est-ce qu'il y a d'extraordinaire là dedans?» duquel il ne saurait se remettre.

*

(1.2.13). Tout cela pour en arriver simplement à la constatation qu'il n'est guère facile d'obtenir des témoignages assurés sur le caractère ordinaire ou non ordinaire d'un événement.

Supposons en effet que l'on fasse appel à des témoins (ce qui n'est pas, loin s'en faut la démarche la plus courante) pour savoir s'il est légitime de tenir la proposition «il est midi» comme exprimant un fait ordinaire. D'abord, ceux-là pourront répondre qu'il n'est pas encore midi ou que midi a déjà sonné ou quelque chose du genre, si on ne les interroge pas au moment opportun. Ensuite, à supposer cette condition satisfaite, en leur disant «il est midi» on met d'une certaine façon ses informateurs en état de ne voir (de ne concevoir) que ce qui est extraordinaire dans le fait qu'il soit midi. D'où éventuellement la suggestion de pensées comme «toutes les heures ne sont pas midi», «à chaque midi suffit sa peine», «j'aurais très bien pu mourir avant ce midi» et des tas d'autres naturellement.

ON NE PEUT DONC JAMAIS ETRE CERTAIN QU'UN FAIT EST, en lui-même, ORDINAIRE OU NON ORDINAIRE, CAR DES QU'ON DEMANDE A QUELQU'UN S'IL L'EST, ON L'OBLIGE A CROIRE QU'IL EN VA AUTREMENT.

*

(1.2.14). Si l'on s'entête néanmoins à vouloir recueillir des avis extérieurs sur l'aspect ordinaire ou non d'un événement, une autre difficulté surgit. A quels indices devra-t-on se fier pour être sûr qu'un événement est apprécié d'une manière ou d'une autre? Devra-t-on par exemple tenir compte exclusive-

ment des propos suscités par la question posée? Pourra-t-on aussi envisager certaines manifestations d'humeur? Si oui, sur quels caractères se fondera-t-on? Comment interprétera-t-on les propos et indices réunis? Admettons que j'aborde une personne (laquelle?) en lui demandant: «Que pensez-vous de la natation par obligation?». Elle sourit d'un air narquois et passe son chemin. Dois-je en conclure qu'elle a émis un signe d'étonnement positif pour mon enquête? On est enclin à répondre «oui» en vertu d'une espèce de principe comme: «si un individu réplique de façon extraordinaire à un test sur l'extraordinaire, il faut enregistrer qu'il a répondu positivement à la question posée». On voit cependant que ce principe est vicieux, puisqu'on retient comme signe pertinent un trait qui contient en lui-même le caractère que l'on veut établir.

*

(1.2.15). En raison des objections relevées ci-dessus, il paraît qu'une théorie générale des faits extraordinaires est pour l'instant difficilement concevable. Pour les faits touchant à la natation, il n'y a pas lieu d'imaginer que l'affaire soit moins compliquée.

(La question est reprise plus loin sous un autre angle.)

*

* *

*
* *

(1.3.1). Est-ce que les poissons nagent?

Oui! sans aucun doute! Au moins si l'on se fie aux apparences et aux conventions du langage. On admet d'ailleurs couramment que la natation et la vie essentiellement aquatique sont des conditions suffisantes pour qu'un être animé soit un poisson. Cet usage de pensée est au demeurant parfaitement excessif: ainsi de la baleine que l'on traite abusivement de poisson quoique, comme chacun sait, cet animal appartienne au genre mammifère. Force est néanmoins de constater, qu'envers et contre toute rigueur scientifique, les sujets s'en remettent la plupart du temps à l'idée que **DES QU'UN ETRE ANIME NAGE (de nature) ET VIT MAJORITAIREMENT DANS L'EAU, ALORS C'EST UN POISSON**. La précision «vit majoritairement dans l'eau» est indispensable, sinon on fera valoir crocodiles, caïmans, hippopotames ... et autres espèces hybrides—les hommes en font partie, naturellement.

*

(1.3.2). Concernant les animaux disposés à la natation, il y a des cas étranges. Pour ceux qui ne vivent pas constamment dans l'eau, comme les canards, on a de la peine à décider s'ils nagent vraiment. Personnellement, je ne vois pas qu'un canard nage: je pense (et je dis) qu'il flotte. Pourquoi? Les canards font pourtant des espèces de mouvement pour se maintenir et avancer à la surface de l'eau (ce ne sont quand même pas des bateaux!).

EST-CE QUE L'ON EST AUTORISÉ, au vu de cet exemple, **A AVANCER QUE TOUT ANIMAL CAPABLE DE VOLER N'A D'AUTRE POSSIBILITE QUE DE FLOTTER ET NON DE NAGER?** Est-ce une question de rapport entre le volume immergé et le volume restant à l'air libre? La relation au poids paraît de toute façon exclue, les canards (et les cygnes) n'étant pas particulièrement réputés pour leur légèreté—au moins cette qualité ne leur est elle pas communément associée. Dans le même ordre d'idées, si l'on songe aux méduses, il semble mal venu de dire que ces créatures (que l'on se représente pourtant comme ayant une vie essentiellement aquatique) nagent. C'est un usage verbal que l'on conçoit difficilement. Comment l'expliquer?

DEVRA-T-ON TENIR ENCORE POUR UNE LOI QUE TOUT ANIMAL CAPABLE DE VIVRE (à l'occasion) EN SEDENTAIRE AU FOND DES MERS ET DES OCEANS (comme les méduses, huitres, moules, ...) EST A PRIORI EX-CLU DU CHAMP DE LA NATATION?

*

(1.3.3). De quelque manière que je retourne les faits (et la langue dont j'use) je n'arrive pas à imaginer que je puisse vraiment dire autre chose des canards qu'ils sont sur l'eau. Que font-ils sur l'eau? J'ai l'impression de le savoir. Plus exactement, je présume que, s'il le fallait, je pourrais toujours me mettre au clair là-dessus. Mais je vois aussi que cela exigerait pas mal de circonlocutions pour un résultat finalement douteux. Car à proclamer, comme tout un chacun, qu'ils barbotent, on ne

résout en fin de compte rien du tout. Alors je me contente de: «ils sont sur l'eau» —ce à partir de quoi on prouve qu'en définitive je n'en sais pas plus (malgré ce que je crois).

*

(1.3.4). Dans le domaine des idées sur la natation (et particulièrement sur la natation animale) il apparaît maintenant bel et bien que certaines lois (ou tendances de pensée) doivent exister. Ainsi de celles touchant, comme on l'a relevé, les volatiles et leur espèce d'inadaptation à la natation (ils ne conviennent pas en tant que candidats). Tout porte à considérer que l'on se réfère à des lois de ce type dès qu'il y a urgence. Pris de court, il faut mettre les choses rapidement à leur place: pour répondre sur le vif à une question, pour interpréter (à chaud) un énoncé, à la chasse aussi (on tire sur un canard au-dessus d'un étang sans trop se préoccuper de son destin post-mortem). On saisit aussi en ces occasions (et non sans quelque mauvaise conscience parfois) que ces lois ne sont pas exactement vraies: je sais par exemple qu'un savant pourrait les récuser, je ne les exposerais pas n'importe où (à supposer que je sois effectivement en mesure de les formuler) ... Je regrette peut-être d'en devoir passer par là.

*

(1.3.5). Il y a tout lieu d'affirmer qu'une phrase comme: «ce poisson sait nager» est impossible (complètement extraordinaire). Et cela pour la seule raison qu'une telle assertion cadre mal avec l'idée que nous avons d'une nécessité pour les poissons de «nager forcément».

*

(1.3.6). Même «ce poisson nage», quoique parfaitement admissible en principe (on dit bien de quelqu'un qu'il nage

comme un poisson), est un peu bizarre. A moins de comprendre «ce poisson est encore en vie, la preuve, il nage»; ce qui n'est possible que si l'on suppose qu'en la circonstance il y a des raisons (valables) justifiant qu'on en soit venu à songer à sa mort.

Bref, **LE MOINS QUE L'ON PUISSE DIRE D'UN POISSON EN VIE C'EST QU'IL NAGE**, mais cela n'augure rien de favorable de son état de santé possible.

*

(1.3.7). Soit un bocal. A la surface de l'eau (sale et terne) un poisson rouge (décoloré, enflé) le ventre en l'air. Un homme et une femme contemplant le désastre:

Elle: Le poisson ne nage pas.

Lui: Dis plutôt qu'il est mort!

Autre dialogue:

Lui: Tu as vu le poisson, il nage!

Elle: Tu appelles cela nager, toi!

Scène avec un enfant:

L'enfant: Papa! Le poisson est mort!

Le père: Où sont mes outils?

La mère (au père): Tu ne peux pas l'écouter quand il te parle!

*

(1.3.8). Normalement on n'a pas besoin d'aller chercher son voisin (ou un témoin plus compétent) pour savoir si le poisson qui est là, dans l'aquarium, nage ou ne nage pas. On n'a pas de peine à se mettre en accord là-dessus.

*

(1.3.9). Qu'un individu en vienne à affirmer d'un poisson qu'il nage, alors que de toute évidence il gît, cela paraît un peu fort. Evidemment, on peut toujours supposer que la personne ment (plus exactement on n'a d'autre solution que de le déduire). Mais tout de même, si j'ai le poisson sous les yeux, je la soupçonnerai immédiatement—ce qui ne peut être dans son intention. Force est alors d'admettre qu'elle se trompe lourdement: soit qu'elle y voie mal, soit qu'elle fasse un contre-sens sur le verbe nager. A moins d'envisager (au nom de quoi?) qu'elle plaisante ou qu'elle cherche à mesurer mon discernement.

*

(1.3.10). Quand on me parle de natation, j'ai plutôt dans l'idée que mes partenaires et moi nous partageons un certain nombre de représentations-clés sur l'état possible des choses du monde touchant à ce sujet. Je crois aussi que nous usons à peu près semblablement des mêmes mots et, jusqu'à preuve du contraire, je tiens que l'on me dit la vérité et que l'on ne se joue pas de moi.

*

(1.3.11). Synthèse: **EN PRINCIPE LES POISSONS NAGENT SOUS L'EAU ET LES HOMMES SUR L'EAU** (on revient sur ce point un peu plus loin). **POUR LES CANARDS, C'EST PLUS DIFFICILE A DIRE, D'AUTANT QU'ILS PEUVENT AUSSI VOLER.**

*

* *

*
* *

(1.4.1). A la différence de ce qui se passe pour les canards ou les poissons, rien n'est plus ordinaire que d'affirmer à propos de certains humains qu'ils nagent ou (si l'on préfère) peuvent nager.

*

(1.4.2). On relèvera toutefois que certaines propositions (pourtant élémentaires) touchant à ce sujet sonnent bizarrement. C'est le cas en particulier de «Un homme nage» qui paraît (d'une certaine manière) clocher.

Non pas que le tableau soit impossible à imaginer: rien n'interdit en effet de concevoir que présentement (sous quelque tropique si l'on veut) un homme nage. Ce qui pose problème dans «Un homme nage» ce n'est donc pas, de toute évidence, le fait, mais bien plutôt la manière d'en parler. Pour moi, j'imagine difficilement quelqu'un qui se contenterait d'exposer cela, c'est une forme d'expression que j'ai du mal à débrouiller. En mettre plusieurs ne changerait rien à l'affaire, «Des hommes nagent» prêtant tout autant à controverse.

*

(1.4.3). Un ancien camarade de lycée à qui je faisais discrètement remarquer la chose parut surpris que j'en fasse tant de cas. «Comment, me fit-il observer, tu n'as qu'à dire «cet homme-ci (sous entendu pas celui-là) nage» ou «l'homme qui est au milieu de la rivière (pas celui qui est sur le bord) nage», ou ce que tu voudras! Mais «un homme nage» tout seul, c'est sûr que cela ne va pas: il faut en savoir plus sur lui!»

Cela, à quoi je m'attendais plus ou moins, ne résout en vérité rien du tout. D'abord, je ne vois pas pourquoi il faudrait nécessairement en savoir plus (et quel «plus» s'il vous plaît?) sur la personne incriminée quand on veut simplement dire qu'elle nage (ce qui n'a tout de même rien d'exorbitant). Ensuite, je me représente très bien quelqu'un qui dirait: «Le type nage, mais la fille va couler», alors que visiblement il n'en sait pas plus sur «le type» ou «la fille» en question. On pourrait enfin faire valoir qu'il est parfaitement loisible de dire «L'homme nage» (à la différence par exemple des objets) alors qu'à coup sûr on n'en sait pas beaucoup plus sur la classe des hommes!

Bref, les gens ont souvent retenu de l'école des idées qu'ils vous resservent à la moindre occasion sans se rendre compte que cela n'arrange rien.

*

(1.4.4). Tout bien considéré, il ressort de cette affaire inutilement embrouillée la chose suivante:

POUR DIRE D'UN HOMME QU'IL NAGE, IL FAUT QUE LES CIRCONSTANCES S'Y PRETENT, autrement dit, IL FAUT QU'IL Y AIT UNE PART D'EXTRAORDINAIRE DANS LA SITUATION.

Cela, qui m'échappait totalement au départ, paraît en effet très clairement lorsque l'on considère des emplois comme «Un homme nage depuis huit jours dans la mer du Nord» (à la radio par exemple) ou «Tiens, un homme nage sous le Pont Mirabeau» (en voiture pendant qu'on le franchit, un matin d'hiver) qui, à la différence de «Un homme nage» tout court, ne posent aucun problème.

*

(1.4.5). Un peu de poésie ne gâte évidemment rien. Ainsi:

«Un homme nage, un avion passe,
Comme la vie est lasse»

me satisfait pleinement, quoique du plus mauvais goût—littérairement parlant s'entend.

*

(1.4.6). A supposer alors quelqu'un qui se risquerait à:

«Un homme nage, la mer l'emporte»

(qui est peut-être un peu mieux) on se rend compte que ce qui lui importe ce n'est pas à proprement parler que quelqu'un nage, mais plus grossièrement **QU'IL Y AIT NAGE**, ou si l'on préfère, **QU'IL Y AIT DE LA NAGE LA-DEDANS, QUE ÇA NAGE** (à ce moment-là).

Ce qui expliquerait—tout simplement—que l'on ne puisse dire normalement «Un homme nage» quand rien ne s'y oppose absolument—j'entends, quand rien ne s'oppose au fait qu'il y ait nage, abstraction faite du nageur.

*

(1.4.7). Curieusement **TOUTE NAGE N'IMPLIQUE DONC PAS UN SUJET NAGEANT**. Au moins peut-on faire comme si on le passait sous la table.

*

(1.4.8). D'où, on s'en doute, l'intérêt «poétique» de «Un homme nage» qui nous oblige en somme à envisager l'action de nager en elle-même, sur le modèle de «pleuvoir» comme quand on dit qu'il pleut.

*

(1.4.9). L'exposé qui précède est en vérité plus suggestif que convaincant car, si la natation pouvait être un pur procès, on ne voit pas pourquoi on n'aurait pas «Il y a nage» sur le modèle par exemple de «Il y a but». Ne faudrait-il pas tenir compte aussi du fait que nager ne peut être envisagé comme un résultat, comme un point dans un jeu. La question, on s'en rend compte, est loin d'être close!

*

* *

*

* *

(1.5.1). Sur un sujet comme la natation les gens ont souvent des réactions inattendues. Vous avancez quelques affirmations élémentaires comme quoi, par exemple, nager c'est se maintenir un certain temps sans aide extérieure à la surface de l'eau et ils évoquent sans ménagements «la nage sous l'eau» (recours à l'extraordinaire) Comment réagir?

*

(1.5.2). Voilà: **LES HOMMES SONT CAPABLES DE NAGER SOUS L'EAU** (mieux entre deux eaux) **PENDANT UN MOMENT, SANS MOYENS SPECIFIQUES**. Cela, que chacun a pu éventuellement éprouver, est même un spectacle attachant: on assiste plus ou moins ébloui aux efforts du nageur pour se maintenir en profondeur, et puis, n'y tenant plus, le corps remonte dans un bouillon de soulagement. Combien de temps cela a-t-il duré? Peu? Pas énormément? Suffisamment?

*

(1.5.3). Il y a une part de flou dans la nage sous l'eau. On n'a pas le sentiment que cela puisse prendre très longtemps: trente secondes, une ou deux minutes tout au plus. On ne sait pas vraiment. On est sûr cependant qu'il doit y avoir une fin, mais on n'arrive pas à la situer précisément. Concernant la nage sous l'eau, j'admets encore ceci, qui est un truisme: «**SELON LEURS CAPACITES (respiratoires, psychologiques, ...) LES HOMMES SONT CAPABLES DE NAGER SOUS L'EAU**».

*

(1.5.4). Est-ce qu'il faut savoir nager en surface pour pouvoir nager sous l'eau? Autrement dit: connaît-on des individus qui ne sachent que nager sous l'eau? Inversement: est-ce qu'il faut savoir nager sous l'eau pour pouvoir nager (en surface)?

*

(1.5.5). Au regard de la logique des idées, les deux problèmes ci-dessus sont inégalement solubles.

Considérons le premier et admettons un individu qui ne sache que nager sous l'eau. Il paraît tout d'abord que cet individu fait figure d'homme peu évolué, on se le représente assez spontanément comme une espèce de sauvage, pour la simple raison, apparemment, que la nage sous l'eau passe pour une forme assez fruste de natation. Ceux-là qui s'en contenteraient (à supposer naturellement qu'ils existent) triompheraient imparfaitement des éléments (leur victoire ne pouvant être que pénible, d'où l'image d'un combat inélégant). Qui nage sous l'eau n'a de toute façon pas les moyens de le faire longtemps (voir avant). Donc, notre individu devra remonter à sa source pour prendre son air. Or pour faire une provision d'air suffisante (notion floue), il lui faut un certain temps (notion floue), ce qui n'est possible que s'il a la capacité de se maintenir à la surface de l'eau, donc que s'il sait nager (normalement). On établit à la suite de ce raisonnement qu'un individu ne sachant que nager

sous l'eau est une pure vue de l'esprit—comme quoi aussi nos représentations des primitifs sont aberrantes!

Pour le problème inverse, on suppose un homme qui ne sache que nager en surface. Evidemment il n'a pas le loisir de plonger (encore que «plonger» ne soit pas synonyme de «nager sous l'eau»). Rien n'empêche cependant de convenir qu'il a pris son essor d'une berge favorable ou d'un passage peu profond. On tient donc simplement qu'il nage et cela, de toute évidence, suffit. Rien n'oblige en effet notre homme à descendre au-dessous du niveau requis: il n'est pas physiquement nécessaire qu'il se rende ailleurs que là où il est, à la différence du nageur sous l'eau qui, lui, doit toujours finir par remonter à la surface.

De cette argumentation on tire donc très normalement que **POUR NAGER (en surface) IL N'EST PAS ABSOLUMENT REQUIS DE SAVOIR NAGER SOUS L'EAU**—l'inverse n'étant pas vrai.

*

(1.5.6). On imagine maintenant un bassin. La lumière tombe des verrières. Il y a des enfants, des familles. Un homme plonge. A priori, rien n'oblige à penser qu'il va remonter. Pourtant, comme on le constate, personne ne s'inquiète, ni ne songe à vérifier une quelconque éventualité. Pourquoi pense-t-on, dans une telle conjoncture, que les événements se conforment à ce que l'on croit communément qu'ils doivent être?

*

(1.5.7). J'admets en principe que quand un homme plonge de son plein gré et sans précipitation particulière d'une hauteur raisonnable c'est qu'il a l'intention de remonter à la surface. J'en induis aussi souvent qu'il sait nager, ce qui est une inférence abusive, car on peut fort bien plonger là où l'on a pied (quoique évidemment une certaine profondeur soit requise).

Partant, puis-je absolument conclure que si un homme plonge de son plein gré, sans précipitation particulière, d'une hauteur raisonnable et sans aucune mauvaise intention à l'encontre de sa propre personne, alors c'est qu'il y a suffisamment d'eau? Oui, sauf à considérer le cas où il n'aurait pas lui-même suffisamment de raison pour savoir qu'il n'a pas intérêt à se précipiter la tête la première dans une eau n'ayant pas un minimum de profondeur. Comme quoi encore la connaissance du milieu et de certains principes physiques peut être un facteur plus décisif encore que les intentions des individus.

*

* *

*
* *

(1.6.1). Il en est de la natation comme d'autres domaines: certains exploits sont à peu près concevables. Très rares sont cependant les individus qui connaissent avec précision les records valides à un moment donné dans un domaine déterminé. Pour la natation, on doit cependant relever que le commun des mortels a quand même une idée assez nette des enjeux possibles. Tout le monde voit bien dans quels sens il y a moyen de tirer: distance, vitesse, distance et vitesse ... La hauteur est par exemple exclue. Annoncez à quelqu'un que le record du monde du 100 mètres a été battu, il ne lui vient normalement pas à l'esprit que le sportif en question a pu franchir en un temps exceptionnel les 100 mètres imposés dans le sens vertical. A noter toutefois que cette interprétation, pour incongrue qu'elle paraisse, n'est finalement pas si absurde: on pourrait en effet fort bien concevoir une épreuve dont le départ serait donné par 100 mètres de profondeur et dont l'enjeu consisterait à remonter à la surface dans le temps le plus court possible. (Qui sait si une telle épreuve n'est pas pratiquée en quelque coin de la planète?)

*

(1.6.2). Au sujet par exemple des plus longues distances jamais parcourues à la natation, les gens font montre dans l'ensemble d'une grande ignorance des records attestés. Qui connaît aujourd'hui la distance maximale qu'un homme seul peut parcourir à la nage? On conçoit généralement que le record établi doit être de l'ordre de quelques dizaines de kilomètres. Qu'il tourne autour de vingt, cinquante, quatre-vingt ou même dépasse la centaine, voilà une affaire que, pour ma part, je ne saurais résoudre. Je tiens cependant pour assuré que le chiffre en question ne doit pas être très grand (toutes proportions gardées), car il n'est pas de doute que l'endurance humaine a des limites. Confronté précisément à ce problème, je me prends à penser qu'à séjourner trop longtemps dans l'eau, on ne peut accomplir avec succès toutes les activités organiques indispensables à la survie. Je me dis encore que s'il est certain (comme je le crois) qu'un homme exceptionnel ne peut guère marcher plus de quelques centaines de kilomètres sans se reposer, alors il doit être a fortiori le cas que, pour la natation, qui demande à mon sens plus d'efforts, on ne doit pas aller bien au-delà des dizaines. J'arrête aussi en moi-même que l'homme est moins fait pour vivre dans l'eau que dans l'air (tout le confirme) et, qu'en conséquence, les exploits aquatiques sont inférieurs à ceux accomplis dans l'atmosphère. Ce à quoi je m'objecte immédiatement que si l'homme a de la peine à nager quelques kilomètres, il n'a pas même la capacité de voler (qui suppose bien pourtant que l'on soit dans l'atmosphère). De là enfin un grand embarras où je me trouve.

N'est-il pas indiscutable cependant qu'au plan des faits (et non des seules idées) il est des impossibilités absolues comme la vie éternelle, les cercles carrés, les célibataires mariés, et autres fantaisies!

Voici donc qui ne dépend pas de moi: **«L'HOMME NE PEUT AUJOURD'HUI NAGER NI TRES LOIN, NI TRES LONGTEMPS, NI TRES VITE».**

(Je le pose, un point c'est tout.)

*

(1.6.3). A défaut du principe «L'homme ne peut aujourd'hui nager ni très loin, ni très longtemps, ni très vite» (qui doit bien être en moi quelque part) comment pourrais-je expliquer l'absolue conviction que j'ai que jamais il ne m'arrivera de lire dans un journal sérieux que le Président des Etats-Unis a traversé l'Atlantique à la nage pour rencontrer un chef d'état européen? Je ne vois pas non plus que chose semblable soit possible de l'actuelle reine d'Angleterre. Quoique, naturellement, les raisons de ce jugement ne soient pas identiques, sachant bien, comme vraisemblablement tous mes compatriotes, que certains individus réussissent à franchir la Manche à la nage. Comment alors décrire précisément la différence qu'il y a entre «aucun homme n'a les moyens de traverser l'Atlantique à la nage» et «cet être-ci ne peut franchir la Manche à la nage»? Qui revient, plus généralement à: qu'est-ce qui sépare «AUCUN X NE PEUT FAIRE L'IMPOSSIBLE» et «CET X NE PEUT PAS FAIRE LE POSSIBLE»? Est-ce qu'un tel problème tient de la logique? Si oui, comment un logicien traduirait-il «cet être-ci», où marquerait-il la «nuance» entre l'Atlantique et la Manche? Surtout, de quel droit userait-on possible pour la Manche, alors que l'exemple que l'on a sous les yeux dit précisément le contraire: «cet x ne peut pas le faire»?

*

(1.6.4). Soit maintenant un homme qui, parlant de ses occupations, déclare: «J'ai passé le mois d'Août à lire des ouvrages de botanique».

Tel autre pourrait-il, avec quelque vraisemblance, prétendre qu'il a passé le même mois à nager? Si oui, qu'entendrait-on? Certainement pas qu'il a séjourné un mois durant dans la mer ou dans un lac. Un tel homme pourrait-il être alors légitimement accusé de mensonge? Penserait-on pour le moins qu'il exagère?

En ce qui me concerne, je n'en ferais pas de cas, tenant son propos pour une simple façon de parler (qui ne prête pas à conséquence).

*

(1.6.5). A partir de quel moment commence-t-on à envisager que celui qui vous parle de ses exploits de nageur ment? Il dit: «J'ai remonté l'Amazone» et l'on imagine toutes sortes de périls, une somme d'efforts insurmontables, des chutes, des sauvages, des poissons carnivores, des reptiles ... et puis quasiment une vie entière (il doit bien falloir cela!) avec, chaque jour, la peine de se jeter dans le fleuve. Alors, si l'homme ne fait pas le poids, s'il n'est pas à la hauteur, on conclut qu'il n'est pas sérieux ou que l'esprit lui fait carrément défaut. Peut-être se dira-t-on, moins sévèrement, qu'il en rajoute, qu'il s'est simplement contenté d'un affluent.

*

(1.6.6). Je pense qu'il y a mensonge lorsque je perçois une contradiction entre ce qui est affirmé d'un état de choses et ce que je crois réellement qu'il en est de cet état de choses. Untel dit: «J'ai remonté l'Amazone à la nage», on voit tout de suite d'insurmontables difficultés et on le suspecte de prétention. Si la personne ne fait pas le poids, si ses preuves ne tiennent pas, alors on déduit que ce qu'elle avance n'est pas en accord avec la vérité. Lorsque l'on a le sentiment que les faits sont mal établis ou lorsque nos croyances sur leur opportunité sont incertaines, on témoigne généralement de prudence.

*

(1.6.7). Question: **EN VA-T-IL EFFECTIVEMENT DE LA SORTE EN NOTRE MODE DE PENSER?**

Ne devrait-on pas plutôt considérer comme une donnée indiscutable ce que tout le monde ressent, à savoir que notre es-

prit n'est pas ainsi assuré, qu'il ne fonctionne pas selon ce rythme et ces manières. Quelqu'un affirme qu'il a remonté l'Amazone à la nage. Bien! Admettons. Je me le répète par devers moi et il ressort de suite l'impression (pire, l'assurance) que cela est impossible. Nulle image là-dedans. Je ne vois rien: ni fleuve, ni Indiens, ni autres choses. Je ne conclus pas non plus vraiment au mensonge ou à quoi que ce soit. J'ai d'un coup le sentiment d'une impossibilité. Rien n'est cela dans le monde (je le sais d'abord) et ne pourrait l'être (je vois bien que les choses ne sont pas en l'allure extraordinaire qu'il faudrait pour que cela soit). Ensuite, à supposer écartée (si jamais elle se présente) l'éventualité d'une plaisanterie, d'un dérangement mental ou d'une façon de parler, l'idée de mensonge pourra occuper toute la place en ma pensée. Mais j'en serai déjà, pour l'heure, à une autre disposition mentale: presque en l'état de régler des comptes avec mon interlocuteur. Ce qui est une toute autre histoire.

(Je ne suis pas tellement satisfait de cette dernière façon de présenter les choses, je la trouve encore confuse et éloignée de la réalité.)

*

* *

*
* *

(1.7.1). Un individu faisant semblant de nager est un tableau simple à imaginer: pour nager il faut de l'eau, pour faire semblant une scène suffit.

*

(1.7.2). Cela dit, la question est de savoir ce qu'il faut (absolument) que quelqu'un fasse—ou ne fasse pas—pour que l'on en vienne à envisager qu'il fait seulement semblant de nager.

*

(1.7.3). Au regard de la théorie, il y a tout lieu de considérer que l'on peut faire semblant de nager en marchant, en lisant, en fumant... bref en faisant à peu près n'importe quoi. Mais est-ce que toutes les occasions sont également propices? —même, **AU THEATRE, QUE FAUDRAIT-IL PRECISEMENT?**

*

(1.7.4). Par exemple, si je dis que je fais semblant de nager, est-ce que je ferai alors qu'il est bien le cas (du fait même que je l'expose) que «je-fais-semblant-de-nager»? Les autres diront-ils nécessairement de moi: «celui-là a la prétention de nager. Bien que ce ne soit qu'un jeu, il veut que nous le croyions tel qu'en cet instant il nage, dans telle eau, tel endroit, vers tel autre rivage—le tout étant plus ou moins fictif!». Car la prétention alors ne manquerait pas de paraître: disant que je fais semblant de nager, cette simple performance (déjà considérable, eu égard de la situation) ferait que je ne pourrais réellement faire semblant de faire ce que je dis!

*

(1.7.5). A supposer malgré tout quelqu'un qui dirait qu'il fait semblant de nager (et seulement cela) doit-il absolument faire quelque chose de plus pour qu'on le croie? Devra-t-il joindre quelque geste à la parole? Le milieu devra-t-il s'y prêter?

*

(1.7.6). Indépendamment de la parole (et du geste) la reconnaissance de l'intention suffit-elle?

*

(1.7.7). Mettons que pour l'instant je vous dise que je fais semblant de nager, donc mettons que je pose cela. Qu'est-ce que vous allez penser que je fais (forcément)? Est-ce qu'il y a des choses que je devrai faire pour que vous teniez que je fais réellement semblant de nager?

Parce que si vous admettez par exemple qu'on peut enlever l'eau alors je vous demande s'il y a une limite et, s'il n'y a

pas de limite—comme tout porte à le croire—je vous demande jusqu'où peut aller la raison dans ces eaux-là!

(On retrouve la même question qu'un peu plus haut.)

*

(1.7.8). Outre le problème évoqué à l'instant l'expression «faire semblant de nager» amène à toutes sortes de paradoxes. En voici un autre d'ailleurs parfaitement classique:

Pour faire semblant de nager (convenablement) il n'est bien entendu pas requis de savoir soi-même nager: il suffit d'avoir déjà vu quelqu'un nager ou même simplement faire semblant de nager—au cinéma, par exemple Fabrice dans «La Chartreuse de Parme» convient parfaitement, quoique la situation soit un peu extraordinaire. Le reste est affaire d'imitation. Mais, justement, comment savoir si l'on imite bien lorsque l'on n'a d'autre garantie que celle d'un modèle? Au nom de quoi saura-t-on jamais, dans une telle conjoncture, si ce que l'on contrefait correspond bien à ce que l'on fait quand on nage vraiment? L'accord d'un témoin extérieur est-il de nature à prouver quoi que ce soit? N'en faudrait-il pas au moins toute une assemblée, comme au théâtre ou au cinéma? L'intime conviction de l'exécutant, son sentiment privé, ne sont-ils pas également nécessaires?

*

(1.7.9). De là il ressort peut-être un rapprochement inattendu à savoir que **LES PARADOXES PAR DIMINUTION MENENT AU COMEDIEN** (ils posent la question de savoir jusqu'où l'on peut enlever de la réalité) **ALORS QUE LES PARADOXES PAR AUGMENTATION MENENT AU SPORTIF** (la question étant cette fois-ci de savoir jusqu'où l'on peut en rajouter).

*

* *

*
* *

(1.8.1). «Les véritables nageurs—note H. Michaux—ne savent plus que l'eau mouille. Les horizons de la terre ferme les stupéfient. Ils retournent constamment au fond de l'eau».

Passé encore le paradoxe comme quoi certains nageurs retourneraient constamment au fond de l'eau (on en a parlé un peu plus haut), mais «**LES VERITABLES NAGEURS**»: voilà qui donne à réfléchir!

*

(1.8.2). La question—encore qu'on n'y prête pas suffisamment attention—est en effet de savoir, premièrement, ce qu'il faut faire (ou pouvoir faire) pour être (dit) un «véritable nageur», et, secondement, ce que la vérité a à voir là-dedans.

*

(1.8.3). Concernant le premier point: on peut se demander si c'est un problème de fréquence, de temps passé dans l'eau,

d'insensibilité aux conditions extérieures («nager par tous les temps»), ou, bien plutôt, de conviction, d'ardeur au mouvement, de passion manifestée.

*

(1.8.4). L'usage de l'expression amène en tout cas à concevoir une échelle dans l'ordre des nageurs. Mais, si grades ou prix d'excellence il y a, où fixer le plancher? au nageur de base tout juste bon à prouver qu'il nage? ou au nageur lambda?

*

(1.8.5). En fait, il n'est pas clair du tout si les véritables nageurs sont de meilleurs nageurs que les autres. Sans doute doivent-ils savoir nager, mais de là à exiger qu'ils soient capables d'accomplir des exploits, il y a une marge. Peut-être même serait-il possible de dire à propos d'un nageur moyen (voire très moyen) qu'il est un véritable nageur. Pour moi, j'avoue que cela ne me choquerait pas.

*

(1.8.6). Si donc on veut bien admettre qu'il ne s'agit pas d'un problème de performance, où situer la différence?

C'est là qu'il importe, semble-t-il, de prendre la vérité au sérieux. Non pour opposer le véritable nageur au faux nageur (par exemple au comédien, dont on vient de parler). L'affaire n'est point là. Le *distinguo*, puisque *distinguo* il y a, est avant tout d'essence philosophique. Le vrai nageur est (en vérité) celui qui est à même d'incarner (comment dire?) une sorte d'idéal du moi nageant; pas une figure du comble—qui ramènerait, en la matière, à toutes sortes d'excès—mais une forme purement mentale de sentiment d'adéquation à l'excellence du concept: le nageur avec un grand «N», comme cas rarissime d'accord parfait entre une étiquette et un comportement.

D'où son caractère impalpable, quasiment musical, «un sportif au lit» comme dit H. Michaux.

Aucun test ne doit donc être satisfait pour mériter le titre de véritable nageur, puisqu'il n'y va, en l'occurrence, que de cosa mentale. D'où, encore (cf. H. Michaux), son insensibilité à l'eau qui mouille, son horreur de la terre ferme, et son attrait pour les profondeurs de la pensée.

*

* *

SECONDE PARTIE

**Dans laquelle le lecteur
est parfois mis à contribution**

*

* *

(2.1.1). Est-ce que l'on peut penser quelque-chose comme: «**NAGER HORS DE TOUT LIQUIDE**». Autrement dit, cet assemblage de mots forme-t-il une idée possible?

*

(2.1.2). (Impressions personnelles). Dès que j'envisage le verbe «nager», j'ai le sentiment qu'un certain sens surgit en mon esprit, —qui est finalement très peu de choses. Je me dis (tranquillement) «nager» et deux ou trois bouts de pensées montent en moi:

- «Mouvement fait par un être»
- «Le mouvement a lieu dans un liquide»
- «C'est un déplacement»
- «Le déplacement peut avoir pour but le maintien à la surface du sujet»

-

*

(2.1.3). Naturellement, les morceaux qui arrivent en premier en tirent d'autres, si bien que la liste n'est pas close vers le bas. Mais ceux-là qui surnagent, je les tiens, d'une certaine façon, pour inévitables. A supposer que j'en oublie un seul, je perds de vue mon verbe (sans forcément d'ailleurs tomber sur un autre, car tous les éléments se tiennent, et, à retirer une pièce, on n'arrive pas toujours à une autre idée ayant justement un nom). Pour ce qui regarde donc la partie touchant au «milieu liquide», je ne puis la soustraire de la pensée que j'ai du verbe «nager» sans immédiatement me sentir plongé dans une étrange confusion d'esprit. Non pas que, logiquement, l'affaire soit tellement embarrassante: retranchez «liquide» de «nager» et vous obtenez, en somme, «se mouvoir», qui est plus général que «nager» et peut dans certains cas servir en sa place. Mais imaginez-vous non en train de raisonner, mais en train de penser fortement au verbe «nager» et privez-vous de l'idée de «milieu liquide». Que vous reste-t-il? Pour moi rien, ou plutôt si: l'horrible impression (heureusement passagère) d'avoir pour un instant laissé passer de l'air (d'avoir ouvert un trou) dans mon esprit.

Autre expérience: considérez attentivement l'énoncé suivant:

«Le poisson nageait dans un bocal vide»

Ramenez-le, si besoin, à une formulation plus propre à la seule pensée, comme:

«Un poisson qui nage dans un bocal vide»

Vous avez beau retourner cela autant que vous voudrez, il n'en sort rien (vous n'en venez pas à bout). Par opposition, lorsque, pour ma part, je considère une pensée du genre:

«Un chien qui dort dans sa niche»

il me semble que j'en arrive très vite à me dire:

«Bon d'accord! Un chien qui dort dans sa niche. Passe à autre chose»

pour, au fond, n'y plus guère songer. Avec: «un poisson qui nage dans un bocal vide», je ne réussis pas à liquider les choses de la sorte: il se produit un dans ma tête.

*

(2.1.4). (Objections pratiques). Envisager dans l'absolu le sens d'un mot est une chose, observer ses emplois effectifs ou possibles en est une autre, qui réserve souvent bien des surprises. Ainsi du verbe «nager», dont l'usage, comme c'est courant, dépasse de beaucoup la pensée. J'en veux pour preuve l'échange suivant, où il est question du destin d'un homme en vue:

Elle: Tu crois qu'il va plonger?

Lui: Tu parles, il sait nager!

Personne—tant soit peu au fait de notre langue—ne contestera la vraisemblance de tels propos et cela au mépris même de l'expérience. A ce moment par exemple où j'écris ces pages, je ne me souviens plus si j'ai déjà entendu le verbe «nager» dans cette disposition. Il n'empêche que j'admets sans difficulté que l'on puisse l'employer de cette manière, que je tiens de surcroît pour banale et familière (non extraordinaire en tout cas). Personne non plus, confronté à un tel usage, n'en viendra à se méprendre sur son sens exact, ainsi d'ailleurs que sur celui du verbe «plonger» qui le précède. Et pourtant «nager» est bien là (sous le même jour), mais qui ne dit sûrement pas que l'homme en question sait se déplacer dans l'eau de façon à s'y maintenir à la surface.

Alors?

*

(2.1.5). Tout un chacun comprend donc quelque chose qui est la solution juste pour le dialogue en question. A savoir que

celui qui a répondu de «l'homme en vue» qu'il savait nager a voulu dire:

«Cet homme sait se faufiler entre les périls, ils se débrouille toujours pour éviter les pièges, il échappe aux plus malveillants, c'est une anguille, il passera d'un bord à l'autre ...»

(Problème) Celui qui comprend cela en arrive-t-il là après s'être raisonné de la façon suivante?

«VOYONS, il n'est question ni de rivière, ni de lac, ni non plus de compétition ou de pari; on n'est pas, en outre, au bord d'une piscine ... ALORS le sens habituel de nager ne doit pas être le bon. PRENONS les autres qui pourraient faire l'affaire 1) «flotter sur», 2) «baigner dans», 3) «se débrouiller», 4) ... COMME 1 et 2 impliquent encore l'idée d'un contact avec le milieu liquide (ici exclu), seul 3 convient pour l'exemple considéré—CQFD!»

*

(2.1.6). (Discussion). Cette conception, qui suppose en notre cerveau une belle mécanique, est évidemment séduisante. L'ennui, c'est quelle ne paraît pas coller à la réalité. D'abord je ne vois pas qu'aucun individu ait l'esprit ainsi tourné qu'il renferme sous chaque mot une liste de tous ses sens possibles. (Comment serait-on assuré d'ailleurs qu'ils y sont tous? Comment expliquerait-on de plus qu'ils y soient?) Ensuite, imaginer qu'en notre tête les mots défilent de la sorte, l'un à côté de l'autre, au rythme des énoncés, pour finalement s'accorder sur une même longueur, est une pure vue de l'esprit—une conception d'ingénieur. Ce que je vois, moi, c'est que quelqu'un me dit, ici et maintenant, alors que nous parlons d'un homme en vue: «Tu rigoles, il sait nager!» et je comprends dans l'instant que l'individu a de la ressource, qu'il est malin, qu'il s'en sortira

... BREF QU'IL SAIT NAGER ... POUR FINALEMENT N'Y PLUS GUERE SONGER.

*

(2.1.7). (Autre conception). Admettons, toujours à propos du verbe «nager», que les gens aient disponible dans leur esprit non pas une liste de ses sens possibles mais simplement un contour de signification; une espèce d'allure sémantique extrêmement floue susceptible de toutes sortes de contorsions. Sous cette allure, je mettrais volontiers pour ma part quelque chose comme l'idée suivante:

... NAGER ... EVOLUER DANS UN MILIEU SOUPLE.

Cette idée (si vous me suivez), on pourrait considérer que chacun la fait (de bric et de broc) sur le tas, au rythme de ce qu'il VIT (prendre un bain, se rouler dans un édredon, flotter dans son pantalon...), de ce qu'il VOIT (les cosmonautes filmés dans leur cabine, les poussières perçues dans un rayon de lumière...), de ce qu'il REVE (la chute libre ou le trou noir des songes, le sein maternel...), et finalement de tout ce qu'il ENTEND, DIT et COMPREND. Partant donc de cette forme (si vous me suivez toujours), on lui rattacherait un grand nombre de mots (comme nager, flotter, voler, sombrer...) avec pour chacun d'eux toute une gamme d'emplois: nager dans l'abondance, le bonheur, la misère, les tracas... Pour finalement arriver au nager habituel avec toutes ses déterminations particulières: «(Pour l'homme, (évoluer (en faisant des mouvements volontaires destinés à se maintenir) à la surface d'un milieu aquatique))».

*

(2.1.8). Cette conception vaut-elle mieux que la précédente? Personnellement, je pense que oui. Premièrement, je trouve qu'elle est plus proche de ce que j'éprouve qu'il advient dans mon esprit quand je comprends un énoncé. En effet, très souvent, lorsque j'analyse après coup comment j'ai comris une

simple phrase, j'ai bien le sentiment d'avoir été puiser dans mon centre de ressources personnelles (là, quelque part, derrière mes yeux) des données qui s'y trouvaient déjà. Mais ces données, pour peu que je réussisse à les saisir, me paraissent extrêmement vagues et indifférenciées. Ce que je perçois, ce sont essentiellement des contours de sens réduits en nébuleuses et non pas (à coup sûr) de belles listes bien en ordre dans lesquelles je n'aurais plus qu'à aller pêcher le bon numéro. D'ailleurs je ne crois pas—deuxièmement—que l'acte de compréhension consiste véritablement à effectuer des choix sur le mode du «je prends ou je laisse». Ce qui se passe en moi quand je suis en train de comprendre me semble d'une toute autre nature. Voilà:

«On me dit que cet homme en vue «sait nager». Emerge alors l'idée «d'évolution dans un milieu souple» entraînant avec elle (là, derrière mes yeux) toutes sortes d'autres «choses». Ensuite je tire sur cete pâte confuse jusqu'à ce qu'il (en) monte un contenu mieux dessiné, que je modèle et remodèle en fonction des réalités de l'heure (il n'est pas question de pari, de compétition ... il n'y a pas d'eau là-dedans, ... je ne vois pas non plus de «ne ... pas» ou de «mais» ... autour du verbe) pour finalement inventer (ou réinventer?) la signification dont j'ai ici besoin.»

LE POINT ETANT QUE, DANS CETTE CONCEPTION, ON PARLE D'INVENTION DE LA SIGNIFICATION (sur la base d'idées préenregistrées et de données extérieures fournies par l'entourage verbal et la situation) et **NON PAS DE CHOIX DANS UNE LISTE TOUTE FAITE**. Voilà qui me satisfait un peu plus et à quoi les ingénieurs actuels pourraient éventuellement réfléchir.

*

(2.1.9). D'autant qu'à considérer cette espèce de contour initial duquel «nager» serait en somme déduit, il ressort une suggestion inattendue. L'idée d'évolution en milieu souple me

paraît en effet ce qu'il y a de plus juste pour décrire l'état habituel de mes pensées dans mon cerveau. Il y a un instant par exemple j'ai observé furtivement ce qui se passait dans mon esprit, j'y ai vu une foule de particules quasi informes nageant (flottant, volant, dansant ...) sans efforts, se précipitant un instant ici ou là (comme poussées par un courant venu de l'extérieur) pour, ensuite, se disperser dans toutes les directions. Une seconde, je me suis dit que je m'observais, alors toutes les poussières se sont rassemblées autour de l'idée que précisément je pensais à ma pensée. Je n'ai alors plus rien perçu d'autre que cela qui travaillait à se mettre en tas pour accoucher de ce que je savais déjà: que je pensais à ma pensée, qui est finalement une chose totalement ridicule.

*

(2.1.10). Conclusion: **AU REPOS, LES IDEES NAGENT DANS L'ESPRIT** (ce qui procure d'ailleurs souvent un certain plaisir); ensuite, **PENSER EST LE CONTRAIRE DE NAGER** (comme il ressort des observations notées à la fin du paragraphe précédent).

*

* *

*

* *

(2.2.1). Mis à part ceux qui nagent pour gagner leur vie ou sauver leur peau, la plupart des gens qui nagent le font pour leur plaisir, leur forme, leur bien-être ... éventuellement pour faire comme tout le monde. Pour moi, qui n'aime pas tellement l'eau, je nage plutôt par civilité: puisque je suis là, autant faire comme prévu et qu'on n'en parle plus! Alors je me jette à l'eau, avec chaque fois la crainte de n'en point revenir.

*

(2.2.2). Est-ce que l'on est autorisé à déduire du spectacle banal d'un homme en train de nager que celui-ci est content? Généralement oui, mais il faut tenir compte (là encore) des cas exceptionnels: le masochisme par exemple, qui est une figure d'extraordinaire particulière (à distinguer de l'extraordinaire commun du genre «homme grenouille»).

*

(2.2.3). On peut également nager pour prouver quelque chose. Essentiellement pour prouver que l'on sait. Mais d'autres cas sont aussi possibles: nager pour prouver que l'on est courageux (s'il y a danger), fort (s'il y a exploit), beau (s'il y a du monde pour vous regarder). **LE FAIT DE NAGER PEUT-IL SERVIR A PROUVER** que l'on est intelligent, riche, musulman, ... bref **N'IMPORTE QUOI?** On ne voit pas en principe que de tels cas soient acceptables, d'où alors la tentation que l'on a de les considérer comme de purs produits du chapeau, totalement aberrants en regard des faits.

*

(2.2.4). Dans la littérature philosophique et linguistique actuelle, les questions qui tournent autour de l'idée d'aberration sont souvent traitées de façon schématique. Que de fois ne se dit-on pas que les hommes, même les plus simples, comprennent sans trop de difficultés nombre d'énoncés que des spécialistes considèreraient comme plus ou moins anormaux. Voici un extrait de conversation tout à fait banal (et peu en mon honneur il est vrai) où il me souvient d'avoir été mêlé. La scène se déroule sur une vaste plage, bondée et sans arrière:

- Elle: Papa, j'ai envie de faire ... (trépignant de douleur)
- Moi (assez bas): va nager!

Un linguiste maintenant, à qui je soumetts l'énoncé «x nage pour faire». L'homme médite un moment et déclare:

- Cela est plutôt absurde et ne correspond à rien dans notre représentation de la langue. Pour faire, on va aux toilettes, on défait son pantalon, on appelle sa maman, etc. ... mais on ne conçoit pas «nager pour faire»
- Moi: Il y a tout de même des situations particulières où ...

- Le linguiste: oui bien sûr, si on prend des contextes très spécifiques tout est à peu près possible. Mais, moi, cela ne m'intéresse pas. Que voudriez-vous que j'en fasse de votre «nager pour faire»? Qu'est-ce que je pourrais prouver avec? Qu'est-ce qu'il m'apportera au plan de la connaissance de la langue et de son système?
- Moi: Oui. Mais, on pourrait peut-être se demander comment les gens qui reçoivent «Va nager» alors qu'ils viennent de dire qu'ils avaient envie de faire s'y prennent pour comprendre ... se dire aussi qu'il y en a sans doute qui ne comprendront pas et chercher pourquoi ...
- Le linguiste: Certainement, mais ça n'est pas mon travail. Si j'étudie le sens du verbe «nager» je vais noter: «mouvement accompli pour se déplacer dans l'eau et se maintenir en surface» ou quelque chose du genre. Je noterai peut-être aussi, comme emplois admis correspondant à des savoirs communs, que les piscines sont faites pour qu'on nage dedans, que le plus souvent on nage pour faire du sport ou pour son plaisir... mais je ne vais tout de même pas marquer qu'on nage parfois pour arrêter de fumer, pour maigrir, faire pipi ou se rafraîchir les idées.
- Moi: Alors **QUI S'OCCUPE D'ETUDIER COMMENT LES GENS S'Y PRENNENT POUR COMPRENDRE OU NE PAS COMPRENDRE CE QU'ON LEUR DIT?**

*

* *

*

* *

(2.3.1). Un explorateur a ramené de son séjour chez les Tobas qui vivent en Amérique latine un récit légendaire connu sous le titre de «La fille folle de miel». Voici le début de ce mythe tel qu'il est reproduit dans du «Miel aux cendres» (M.212 pp. 87, 88) de C. Levi-Strauss:

«Sakhé était la fille du maître des esprits aquatiques et elle aimait tellement le miel qu'elle en quémandait sans arrêt. Excédés par son insistance, les hommes et les femmes lui répondaient: «Marie-toi!». Même sa mère quand elle l'importunait pour avoir du miel, lui disait qu'elle ferait mieux de se marier».

Supposons que vous tombiez sur ce texte au hasard: vous le lisez sans préparation. J'imagine que vous n'avez pas une connaissance préalable des Tobas, de leurs moeurs, croyances, coutumes et usages. Vous savez simplement qu'il s'agit d'une peuplade (dite) primitive vivant dans un pays lointain. Cela certes est considérable car, quoique ignorant du détail, vous êtes déjà prêt à admettre toutes sortes d'excentricités («avec ces gens-là on ne

sait jamais!)). D'autant que le début du récit met en scène un personnage douteux: «fille des esprits aquatiques», un tantinet hystérique, duquel on peut attendre les pires fantaisies. Qu'elle aime tellement le miel et qu'elle en réclame à tous vents, voilà qui ramène pourtant à des choses plus ordinaires (on voit bien, sous nos climats, un petit garçon fou de chocolat assommant son entourage par ses demandes incessantes!). Qu'on lui réponde est aussi un indice rassurant, bien que née des eaux, cette fille vit en somme comme tout le monde: quand elle a envie de quelque chose, elle le demande et, ma foi, on lui répond. L'affaire devient toutefois beaucoup plus coriace quand vous arrivez à: «Marie-toi!». Cela, je présume, vous ne l'aviez pas prévu, qui vous reste en travers de la pensée.

A SAKHE (comme de juste dans tout récit), IL MANQUE DONC DU MIEL, MAIS IL VOUS MANQUE, A VOUS, UNE SOLUTION POUR COMPRENDRE CE QU'ON LUI DIT. Quant à moi, je fais l'hypothèse que ce problème non résolu, vous ne pouvez le supporter tel quel bien longtemps. Pour continuer dans votre lecture (et savoir effectivement comment Sakhé va s'en sortir), il vous faut d'abord résoudre votre problème qui consiste, en définitive, à TROUVER UN LIEN ENTRE L'IDEE DE DEMANDER DU MIEL ET L'IDEE DE «SUGGERER» AU DEMANDEUR DE SE MARIER. Car vous ne sauriez supposer que ces gens, quelque sauvages que vous les imaginiez, se répondent sans raison lorsqu'ils s'adressent la parole. Les expériences auxquelles je me suis livré sur ce texte montrent, en fait, que plusieurs solutions sont à ce point envisageables. Près des 3/4 des jeunes gens que j'ai interrogés proposent une formule qui passe soit par le mari (il sera récoltant, marchand ...) soit par le mariage (les cadeaux, tributs, impôts ... seront en miel). Les autres choisissant d'interpréter les réponses de la mère et des hommes d'une manière plus indirecte:

«Marie-toi!» ... = «tu seras moins excitée après, ça te fera passer ton envie!»

«Marie-toi!» ... = «va te faire voir ailleurs, arrête de nous importuner!»

«Marie-toi!» ... = «tu auras ta lune de miel!»

*

(2.3.2). Essayez maintenant de retrouver la solution que vous aviez, pour votre part, retenue lors de votre première lecture. ATTENTION! il est probable qu'à ce moment-là vous n'avez pas prêté garde à ce que vous faisiez; il va donc falloir que vous remontiez assez loin dans votre mémoire pour découvrir votre première manière de penser. Si vous avez trop de mal, faites l'expérience avec un ami complaisant ou un enfant de votre entourage. Notez votre réponse (ou celle(s) que vous aurez obtenues) dans le cadre ci-dessous.

Réponse(s)

Voici maintenant la suite du récit des Tobas:

(pour la fin de l'histoire, se reporter à l'ouvrage de C. Levi-Strauss, déjà cité.)

«Aussi la jeune fille décida-t-elle d'épouser Pic, chercheur de miel réputé. Il était justement dans les bois avec d'autres oiseaux affairés, comme lui, à ouvrir les troncs à coups de bec pour atteindre les nids d'abeilles. Renard feignait de les aider, mais se bornait à cogner sur les arbres avec son bâton.

Sakhé s'informa du lieu où se trouvait Pic. En allant dans la direction indiquée, elle rencontra Renard, qui essaya de se faire passer pour l'oiseau. Mais sa gorge n'était pas rouge, et, en guise de miel, son sac ne contenait que de la terre. La jeune fille ne fut pas dupe, elle poursuivit son chemin, et rejoignit finalement Pic, à qui elle offrit le mariage. Pic manifesta peu d'enthousiasme, discute, se déclare certain que les parents de la jeune fille ne voudront pas l'agréer. Alors celle-ci insiste et se fâche: «Ma mère vit seule, et elle ne veut plus de moi!» Heureusement, Pic a du miel et Sakhé prend patience en le mangeant. Finalement, Pic dit: «Si c'est vrai que ta mère t'envoie dans cette intention, je t'épouserai sans crainte. Mais si tu mens, comment pourrais-je t'épouser? Je ne suis pas fou!» Sur ce, il descend de l'arbre où il était grimpé, portant son sac plein de miel. (...)»

Comparez la solution du récit des Tobas avec la (ou les) réponse(s) que vous avez inscrite(s) dans la case précédente. Notez vos éventuelles réflexions dans le cadre ci-dessous.

Réflexions

Si vous aviez prévu la solution du mari pourvoyeur de miel, je pense que vous avez dû être content de la retrouver dans le récit des Tobas. Sinon, vous avez peut-être été déçu. A moins que vous n'ayez ressenti l'inverse en découvrant que les Tobas n'étaient finalement pas si extraordinaires que cela. De

toutes façons, je présume que (quelque solution que vous ayez retenue) vous vous êtes dit qu'elle était (dans une certaine mesure) révélatrice de votre caractère (c'est un phénomène bien connu). Ainsi ceux qui avaient d'abord pensé au mariage pour apporter du miel en guise de baume au coeur de Sakhé ont dû conclure qu'ils étaient trop sentimentaux (pour ces gens-là). Ceux qui avaient vu «lune de miel» se sont probablement dit qu'ils étaient trop poètes (déformés par leurs lectures?). Quant à ceux qui avaient choisi la bonne solution, il y a fort à parier que, si on ne leur avait pas soumis le test, ils n'auraient tiré aucune vanité de leur réussite: ils auraient simplement lu le récit sans même songer à ce qu'ils faisaient, qui est pourtant tout aussi révélateur.

Maintenant, pour tous les adeptes du symbolisme, enclins aux solutions sexuelles, je me demande si leurs calculs ne sont pas plus compliqués qu'il ne paraît au premier abord, car je conçois mal, en vérité, que l'on puisse proprement comprendre le texte en passant directement de la demande de miel au conseil de mariage par le simple intermédiaire d'un terme comme «semence». Je crains fort qu'en l'occurrence il n'y aille d'une tendance plus seconde (et au demeurant tout à fait respectable) au commentaire (voire à l'explication).

CONSEQUENCES POUR LES INGENIEURS

Messieurs qui travaillez à construire des machines capables de lire intelligemment des textes, nous exigerons (pour le moins) que vos engins comprennent l'histoire de la fille folle de miel de toutes les façons qu'il a été montré ci-dessus. Nous attendrons en conséquence de vos mécaniques:

1°/ —qu'elles soient aptes à résoudre de toutes les manières possibles (et sans délai) le problème du rapport entre l'envie de miel de l'héroïne et l'invitation au mariage qu'on lui retourne,

2°/ —qu'elles soient ensuite à même de choisir une solution parmi toutes celles qui se présenteraient et de l'associer à un modèle de lecteur (sérieux ou non),

3°/ —qu'elles soient enfin en mesure (sans remonter bien loin et toujours sans délais excessifs) de corriger une première interprétation qui s'avèrerait en désaccord avec la suite du texte.

Bien que déjà considérables de telles prouesses seraient encore loin du compte car il faudrait aussi pouvoir imiter les sujets qui, enfermés dans leurs convictions, liraient la suite de travers, ou ceux qui abandonneraient l'histoire en considérant qu'ils sont vraiment trop bêtes, trop poètes ou trop intelligents.

Sans compter qu'à exiger d'une machine qu'elle passe d'abord en revue toutes (?) les solutions possibles pour en choisir finalement une, on s'écarterait certainement de ce qui se passe dans la tête des gens (c'est le même problème qu'avec la nage sans eau).

*

(2.3.3). Admettons pour en finir avec cette histoire de fille folle de miel, que le récit ait débuté comme suit:

«Sakhé était la fille du maître des esprits aquatiques et elle aimait tellement le miel qu'elle en quémait sans arrêt. Excédés par son insistance, les hommes et les femmes lui répondaient: «Va nager!». Même sa mère quand elle l'importunait pour avoir du miel, lui disait qu'elle ferait mieux d'aller nager».

Recherchez toutes les solutions permettant de comprendre cette première partie du texte:

Solutions trouvées

- a)
 - b)
 - c)
 - d)
 - e)
-

Classez les, si vous le souhaitez, par ordre de préférence:

Classement des solutions

1°/ , 2°/ , 3°/ , 4°/ =

Tirez vous-même les conclusions qui s'imposent!

(Moi j'aime beaucoup la solution: «Va nager ... fille des esprits AQUATIQUES que tu es! Ton père te la coupera, ton envie de miel» qui me paraît de loin la plus «logique». Je regrette presque que les Tobas n'aient pas préféré cette version.)

*

(2.3.4).Considérez encore un instant la version «va nager!» du mythe de la fille folle de miel. Supposez que l'histoire continue ainsi dans le récit authentique:

«Aussi la jeune fille décida-t-elle d'épouser Pic, chercheur de miel réputé ...»

Ne faudrait-il pas, nécessairement, que vous compreniez que cette sacrée jeune fille entend bien qu'on lui répond à côté et prend, en conséquence, un malin plaisir à ne pas faire ce qu'on lui dit?

*

* *

*
* *

(2.4.1). Maintenant, de quelque manière que je dispose mentalement un discours, je n'arrive plus à le rendre totalement disgracieux en regard de ma raison.

*

(2.4.2). Pierre dit qu'il a envie de nager.
Paul enchaîne sur: «J'ai mal aux dents».
Jacques ajoute: «2 et 2 font 4».

Qu'à cela ne tienne, il y a encore trente-six solutions. Par exemple:

Pierre dit qu'il a envie de nager afin que Paul l'accompagne (dans l'eau, à la piscine, à la plage ou ailleurs). Celui-ci répond qu'il a trop mal aux dents pour se baigner. Quant à Jacques, observateur ironique, il ajoute «2 et 2 font 4» pour souligner que Paul a toujours de bonnes raisons pour ne pas faire ce que

Pierre aimerait qu'il fasse. («2 et 2 font 4, tu es roulé, mon gars!»)

*

(2.4.3). **POUR QUE JE NE COMPRENNE PAS, IL FAUDRAIT QUE J'ÉPROUVE QU'IL N'EST PAS DE SITUATION DANS LE MONDE OU LES CHOSES PUISSENT ÊTRE AINSI QUE JE SUIS OBLIGÉ DE LES METTRE POUR COMPRENDRE CE QUE JE LIS OU ENTENDS.** Or cela n'est pratiquement pas concevable tant les disponibilités de faits sont nombreuses, tant les manières de penser et de parler peuvent être diverses.

*

(2.4.4). Quand bien même un enchaînement vous résisterait, vous avez d'ailleurs toujours la ressource de comprendre:

- que l'autre pense à autre chose
- que l'autre fait la sourde oreille
- qu'il se moque de vous
- qu'il plaisante
- (qu'il n'a pas compris et) qu'il continue sur son idée
-

de telle sorte que rien ne vous échappe. Et puis, dans le pire des cas, vous pouvez encore vous raccrocher à «c'est un dialogue de sourds, un gag burlesque, une histoire de fou, un poème dada ...», qui amènent inévitablement à d'autres façons de voir.

*

(2.4.5). **UN DISCOURS TOTALEMENT ABERRANT EST DONC IMPOSSIBLE À IMAGINER.** Quand quelqu'un affirme «cet homme est fou: il parle à tort et à travers, ses propos ne tiennent pas debout, ils n'ont ni queue ni tête», c'est qu'il n'a

pas fait tous les efforts pour comprendre. Peut-être n'a-t-il pas pu ou pas voulu. A moins qu'il ait décidé à l'avance de ne pas se fatiguer ou qu'il ait su préalablement que l'autre était dérangé.

*
* *

*

* *

(2.5.1). Dans le domaine des associations d'idées, tout est à peu près possible. J'admets au fond que **N'IMPORTE QUOI PEUT TRES BIEN FAIRE PENSER A N'IMPORTE QUOI** (qu'il n'y a pas de raison!). Ainsi l'association «natation-autobus» ne me pose pas de problème: pour vous qui avez appris à nager à l'école, quand vous pensez «natation» vous pensez «autobus» parce que chaque fois que vous allez à la piscine vous prenez l'autobus avec vos petits camarades. Soit. Je n'y vois pas d'inconvénients: chacun a son passé et ses mots à sa guise.

*

(2.5.2). Certaines associations me semblent cependant pratiquement impossibles (alors que d'autres me paraissent au contraire excessivement répandues et banales). Par exemple, il y a des gens pour lesquels j'admets difficilement que l'on puisse se les représenter en train de nager. «L'image» que j'en ai n'a pas de relation avec l'eau, je ne me les figure pas en train de pratiquer un quelconque sport ou de s'adonner à un loisir et je

tiens plus ou moins qu'il doit en aller de même en l'esprit de mes semblables.

Ainsi il est rare qu'un homme politique m'apparaisse dans l'éventualité de la natation. C'est un cas échéant que j'envisage peu aisément. Disons que je ne vois pas Lénine en train de nager, cela m'est pratiquement impossible. Pourquoi?

Lorsque j'essaie de m'expliquer sur cette incapacité, je trouve des raisons comme:

- Lénine n'avait pas le temps.
- Lénine a vécu dans une région du monde où les mers, les lacs et les fleuves ne permettent pas la natation.
- Lénine était trop vieux.
- Lénine ne se conçoit pas en petite tenue (surtout à l'époque!).

Outre leur ridicule, ces raisons n'ont évidemment pas le moindre fondement: il n'empêche qu'à m'ausculter sur ce sujet, je m'aperçois que cela marche bel et bien en mon esprit de cette façon. Ce qui ne va pas (entre parenthèses) sans m'inquiéter sur l'état moyen de ma pensée, car si, lorsque j'y prends garde, je découvre en mon cerveau les choses dans cette disposition, alors il y a fort à parier qu'elles sont encore moins reluisantes lorsque je ne suis pas vigilant.

*

(2.5.3). A l'inverse, voici un tableau qui me sied parfaitement: un homme corpulent aux traits asiatiques nage avec lenteur dans un bassin rectangulaire d'apparence antique. Il est seul, la campagne environnante est déserte, le jour vient à peine de se lever. Cet homme d'un âge avancé est extrêmement puissant. Il gouverne en despote un pays immense. Chaque matin il nage ainsi, longuement.

Pourquoi celui-là (quoique homme politique) convient-il si bien à la natation? A tel point qu'avec sa sagesse et son pouvoir il me paraît presque toujours mentalement dans les traits de cette lente activité. Où est le rapport?

*

(2.5.4). Ce n'est quand même pas parce que je me représente mal Lénine (ou un canard—cf. ci-avant) en train de nager qu'il me serait impossible de comprendre un énoncé affirmant qu'il pratiquait couramment cet exercice.

SI NOUS NE COMPRENIONS QUE CE QUE NOUS SAVONS DEJA OU CE QUE NOUS SOMMES DISPOSES A CONCEVOIR, NOUS N'APPRENDRIONS PLUS RIEN. Où irait alors l'humanité, je vous le demande?

*

* *

PETIT ELOGE DE LA BRASSE
(Intermède)

La brasse est un spectacle charmant, parmi les plus charmants auquel il soit donné d'assister.

L'eau se trouve, à chaque mouvement, également répartie, à gauche et à droite, par le haut, puis vers le bas.

Avec, pour résultat, une propulsion soudaine. Mais combien régulière!

Une véritable cérémonie.

Tout l'art consiste à ousspiller l'élément indésirable sans méchanceté, à délivrer ses jambes des liens qui les attachent, et même, à en profiter, pour aller de l'avant—ce à quoi les bras s'occupent, qui fendent l'eau.

De l'air s'il vous plaît, sans paniquer!

Il n'y a aucune surprise dans la brasse. Quand le nageur s'y emploie avec sérénité, le résultat ne se fait pas attendre.

Ce n'est pas comme le chien, qui a toujours l'air de n'en pas revenir.

Une femme qui brasse, il faut voir ce qu'elle ouvre! il y a de l'eau qui rentre (forcément).

La brasse est de toute éternité. Ce n'est pas comme le crawl qui sent son invention (on songe au moteur à quatre temps, avec de la fumée derrière). Quant à la brasse papillon, improprement nommée, mieux vaut n'en pas parler, elle pue son bassin. Rien à voir en tout cas avec les petites rivières qu'il y a chez moi: on les remonte à la brasse, en silence, avec à peine un petit clapotis sur les berges, histoire de surprendre un chevenne, ou un couple d'amoureux sous les arbres.

Il devrait être clair enfin que la brasse a à voir avec les choses de l'amour. Ne serait-ce d'ailleurs qu'en raison de son nom qui n'a rien d'obscur.

TROISIEME PARTIE

Dans laquelle il est principalement question
de l'apprentissage de la natation

*
* *

(3.1.1). Lorsque l'on sollicite des personnes sur un sujet comme l'apprentissage de la natation, on s'aperçoit qu'elles ont souvent des idées bien arrêtées. En voici quelques unes:

- Pour apprendre à nager il faut s'exercer (la théorie ne suffit pas).
- Pour apprendre à nager il faut de l'eau (en quantité suffisante).
- On peut apprendre à nager à tout âge, cela ne fait de mal à personne (on recommande aux parents d'apprendre à leurs enfants).
- Le meilleur moyen pour apprendre à nager est de suivre un moniteur (humain).

On pourrait citer un grand nombre d'autres affirmations du même genre que l'on vous ressort couramment sur le sujet.

*

(3.1.2). Si vous demandez maintenant à des témoins ce que N'est PAS l'apprentissage de la natation, vous vous rendrez compte qu'ils disposent d'encore plus d'informations. Ils vous diront par exemple:

- que quelqu'un qui apprend à nager n'a pas pour but d'apprendre à compter;
- que pour apprendre à nager, il est inutile d'avoir des diplômes particuliers;
- que celui qui apprend à nager ne sait pas (encore), etc, etc ...

*

(3.1.3). Dans la plupart des cas, les personnes qui vous disent cela n'y avaient jamais songé avant de répondre à vos sollicitations. Peut-on dès lors soutenir qu'elles savaient ce qu'elles vous ont dit avant de vous l'avoir communiqué? Autrement dit, un savoir qui ne soit pas savoir (conscient) de lui-même est-il concevable? (La question remonte naturellement à Socrate et au lycée.)

*

(3.1.4). Autre problème: les personnes qui disposent de toutes ces informations sur l'apprentissage de la natation ont-elles jamais appris tout ce qu'elles «savent»?

*

(3.1.5). Pour la natation (en elle-même) les choses sont (apparemment) claires:

- si quelqu'un sait nager, il sait qu'il sait nager (cf. l'exemple de la Chine cité en commençant)
- si quelqu'un sait nager, c'est qu'il a appris à nager car tout le monde croit que personne ne sait sans avoir appris (quoique ... cf. ci-après).

En ce qui concerne l'origine et la nature des connaissances sur la natation habituellement partagées par un grand nombre de sujets, l'affaire est beaucoup moins nette. Pour moi:

- je ne sais pas vraiment si je sais quelque chose en ce domaine, je ne suis pas même sûr de ce qui précède;
- je ne vois pas bien non plus comment j'aurais pu apprendre (au sens propre) ce que je ne suis pas certain de savoir.

*

(3.1.6). Quelqu'un dit: «Pour démontrer qu'il est absolument indispensable d'avoir appris à nager pour savoir nager, il n'y a pas 36 possibilités! Voici la seule expérience véritablement décisive que l'on puisse imaginer: d'abord on partage la population humaine entière en deux ensembles: ceux qui déclarent avoir appris à nager et ceux qui déclarent n'avoir jamais appris. Ensuite on jette tout le monde à l'eau (dans un endroit assez profond, en séparant bien les deux ensembles) et on regarde ceux qui s'en sortent.»

Cela ne tient évidemment pas debout:

- vu qu'il y aura toujours des gens pour déclarer qu'ils n'ont pas appris alors qu'ils ont appris ou l'inverse (les menteurs, les personnes âgées qui ne se souviendront plus ...);
- vu que certains sujets ne pourront jamais dire s'ils ont appris (les nouveaux-nés, les muets ...);
- vu que certains individus, quoique ayant effectivement appris, n'auront jamais réussi à savoir;
- vu enfin que d'autres, bien qu'ayant appris et sachant nager, ne pourront le faire au moment de l'expérience pour des raisons n'ayant rien à voir avec le fait qu'ils aient appris et sachent (congestion, peur de la foule, angoisse en situation de test ...).

*

(3.1.7). Un autre dit: «Vous voulez démontrer qu'il faut avoir appris à nager pour savoir nager. Bon! Soyons clairs: éliminons d'abord le cas évident de ceux qui auraient appris sans succès et qui brouilleraient tout si on les prenait en compte. Disons donc que vous voulez établir avec certitude que tous les individus qui savent nager l'ont appris. Maintenant pour savoir si quelqu'un a appris ou non à nager, on va être obligé de le lui demander, ce qui est toujours dangereux. Alors, définissons, s'il vous plaît, apprendre de la façon suivante (qui ne choquera personne): «est appris tout ce qui n'est pas transmis de naissance».

Votre problème se reformule donc ainsi: comment s'assurer de la vérité de: «tous les individus qui savent nager ne le savaient pas à la naissance» qui revient à: «comment établir qu'aucun nouveau-né (susceptible de savoir nager plus tard) ne le sait à la naissance». Or, voyez-vous, il est pratiquement impossible d'assurer la vérité d'une proposition universelle du genre de celle qui vous intéresse. En effet, pour démontrer qu'aucun bébé ne sait nager, il faudrait tous les soumettre à un test approprié, or cela (outre que c'est pratiquement impossible) n'aurait finalement aucun sens, car l'ensemble des nouveaux-nés s'enrichit sans cesse de nouveaux spécimens à propos desquels le problème se poserait toujours de savoir s'ils savent ou non nager. Je vous demande maintenant de bien réfléchir au point suivant qui est fondamental: admettons qu'un chercheur se soit néanmoins livré à un certain nombre d'expériences sur une population restreinte de nouveaux-nés, toutes ses observations convergent dans un sens ou dans un autre. Cela autoriserait-il à conclure que les bébés (tous les bébés) savent ou ne savent pas nager? Absolument pas! Car ce qu'aucun scientifique ne peut admettre, c'est justement que le réel soit continuellement égal à lui-même (travaillant précisément à établir cela, il serait absurde qu'il en vienne, pour une raison ou pour une autre, à supposer le problème résolu).

Au vu de quoi je vous conseille une autre manière. Posons par hypothèse qu'aucun bébé ne sait nager et allons voir dans une maternité. On fait quelques tests. Plusieurs nouveaux-nés réussissent à nager un certain temps dans une petite baignoire. Cela infirme notre hypothèse et nous pouvons conclure assurément à la fausseté de notre point de vue initial (à condition bien entendu qu'il ne subsiste aucun doute sur la personne des bébés éprouvés—ex.: confusion avec des animaux). Imaginons, pour continuer, que toutes nos expériences nous amènent à observer, au contraire, qu'il n'y a pas de bébé qui ne sache pas nager. On continue les tests et tant qu'aucun n'aura été négatif, on pourra dire qu'il est (à peu près) vrai que tous les bébés savent nager. Voilà!»

*

(3.1.8). Effectivement, il paraît que les nouveaux-nés savent nager. Certains qui l'ont entendu dire je ne sais où et qui seraient, pour la plupart, bien en peine de justifier leur conviction, vous l'envoient à la figure comme un fait méritant d'être mentionné en premier lieu. Pour moi, cela m'intéresse; mais sans plus (je n'ai d'ailleurs jamais cherché à savoir le fin mot de cette histoire).

*

(3.1.9). Pour la simple raison sans doute que cela ne me semble pas changer grand chose. Je veux bien admettre, après tout, que j'ai su nager en naissant (sans qu'on me l'ait jamais appris), il n'empêche que, par la suite, j'ai oublié et que j'ai dû apprendre. Il y a donc un jour où je n'ai plus su nager; ensuite j'ai su à nouveau—après avoir appris! Cela n'est pas plus facile à comprendre que si je n'avais jamais su. (Au contraire!)

*

(3.1.10). D'ailleurs, tout le monde continue à faire comme si les hommes ne savaient pas nager naturellement. Le fait que

nous saurions nager de naissance n'a tout de même pas bouleversé les classifications zoologiques universellement admises. Non plus que nos façons de parler et de réagir! Quelqu'un que vous connaîtriez comme ne sachant pas nager et qui vous dirait: «Oh! j'ai pourtant su autrefois», penseriez-vous immédiatement qu'il faisait allusion à sa toute petite enfance? J'imagine plutôt que vous comprendriez: «Tiens, il n'est pourtant pas si vieux! à moins qu'il n'ait eu un grave accident? ...»

*

* *

*

* *

(3.2.1). Tout le monde a pu remarquer que les enfants n'ont pas de semblables talents pour apprendre à nager. Les uns apprennent en un rien de temps alors qu'à d'autres il faut des heures d'entraînement et d'explication. A quoi attribuer ces différences?

*

(3.2.2). Voici une observation: parmi une population d'enfants ne sachant pas nager, on a choisi une classe d'âge déterminée et à l'intérieur de cette classe d'âge on a sélectionné des sujets présentant des caractères physiques (taille, poids...) sensiblement identiques. Les enfants retenus pour l'expérience (plusieurs centaines) furent ensuite confiés à des maîtres spécialisés chargés de leur apprendre à nager. Tous les maîtres pratiquèrent la même méthode et suivirent un rythme identique. Les performances des élèves furent notées soigneusement. On considéra qu'un enfant savait nager lorsqu'il était capable de parcourir 10 mètres à la brasse en un endroit où il n'avait pas pied. Après chaque séquence d'enseignement d'un quart d'heure

les élèves étaient soumis à un petit test permettant de déceler ceux qui approchaient du résultat visé. Les enfants qui semblaient prêts pour les 10 mètres étaient ensuite invités à se présenter à l'épreuve définitive.

Naturellement, ce qui devait arriver arriva! Certains enfants surent nager au bout de quelques séquences alors que d'autres ne purent franchir les 10 mètres à l'issue de la totalité des séances initialement prévues. Comme on avait pris soin au départ de noter pour chaque enfant divers renseignements sur son milieu d'origine, on put mettre en rapport les caractéristiques socio-culturelles des apprentis nageurs avec leurs performances. Au vu des résultats, il apparut que les enfants des milieux les plus favorisés apprenaient à nager 2 ou 3 fois plus vite que les enfants d'ouvriers français. Ces derniers apprenant d'ailleurs un peu plus vite que les fils et les filles de travailleurs immigrés. A noter enfin qu'entre garçons et filles d'un même milieu on ne put relever de différences significatives.

A votre avis quelle(s) conclusion(s) peut-on tirer de cette expérience?

_____ Conclusion(s) _____

Si vous avez des remarques à formuler sur la façon dont l'expérience a été conduite, notez-les ci-dessous (ainsi que toute autre observation qui vous paraîtrait éventuellement s'imposer):

Remarques

*

(3.2.3). Ayant rapporté cette expérience à des gens de mon entourage, j'ai été frappé de voir combien le sujet était favorable à la conversation. Parmi tous les commentaires que j'ai pu recueillir lors de ces entretiens, voici quelques témoignages assez significatifs que le lecteur aura tout loisir de comparer avec ses propres réactions:

- «Oui, naturellement! D'ailleurs cela ne m'étonne pas!»
- «Qu'est-ce que vous voulez qu'on y fasse!»
- «Ah? Je n'aurais quand même pas cru.»
- «Et les maîtres là-dedans! Ça prouve en tous cas que l'enseignement ne change rien.»
- «De toutes manières, c'est pas de la faute des fils de riches!»
- «L'essentiel c'est quand même que tout le monde apprenne à nager ou presque.»

Une seule des personnes avec qui j'ai pu m'entretenir de cette expérience a émis des réserves sur la façon dont elle avait été conduite, et encore s'est-elle simplement contentée d'évoquer (sans bien mesurer, me semble-t-il, la portée de son objection) le fait qu'on aurait dû essayer avec de «vrais»

jumeaux. Pour les autres, aucune n'a manifesté le moindre mouvement pouvant me donner à penser qu'elles ne m'auraient pas pris au sérieux. Même mes interlocuteurs qui s'avouaient surpris par les résultats de cette expérience ne se sont pas rendu compte que j'avais inventé cette histoire de toutes pièces.

Au cours de ces conversations, j'ai également pu vérifier que la totalité de mes «informateurs» comprenaient cette expérience comme voulant dire:

«Les enfants de milieux défavorisés apprennent à nager moins vite que les enfants de milieux favorisés parce qu'ils sont défavorisés par leur milieu.»
(Ou l'inverse).

qui est une interprétation parfaitement abusive.

*

(3.2.4). A REMPLIR PAR LE LECTEUR.

- Aviez-vous compris que cette expérience était une pure invention?: OUI NON
(rayez la case ne correspondant pas à votre cas)
- Si oui était-ce: (cochez la case correspondant à votre cas)
 - parce que le résultat exposé vous avait paru incroyable,
 - parce que l'expérience était racontée de façon:
 - péremptoire,
 - ironique,
 - inouïe,
 - parce que vous connaissez l'auteur de ce livre,
 - parce que vous avez pensé que rien de ce qui se trouve dans cet ouvrage n'est sérieux,
 - sans raisons.

- Si non, vous en étiez-vous douté? OUI NON
 - Si oui, était-ce:
 - parce que le résultat exposé vous avait paru plutôt invraisemblable,
 - parce que l'expérience était racontée de façon bizarre,
 - parce que vous n'aviez pas confiance en la personne de l'auteur,
 - parce que vous vous étiez dit que cet ouvrage n'était pas tellement sérieux,
 - autres raisons ...
 - Si non, aviez-vous cru en la vérité du résultat exposé: OUI NON
 - Si oui, aviez-vous pensé de ce résultat qu'il était:
 - normal,
 - scandaleux,
 - un peu fort,
 - autres ...
- Aviez-vous conclu:
 - que les enfants de milieux défavorisés apprenaient à nager moins vite que les enfants de milieux favorisés parce qu'ils étaient défavorisés par leur milieu,
 - que les enfants de milieux favorisés apprenaient plus vite à nager que les enfants de milieux défavorisés parce qu'ils étaient favorisés par leur milieu,
 - autres

- Aviez-vous estimé que l'on ne pouvait tirer aucune conclusion certaine de cette expérience: QUI NON

Si oui ou non: demandez-vous pourquoi.

Si oui, dites si c'était:

- en raison des critères retenus pour sélectionner les sujets devant subir l'expérience,
- en raison des maîtres,
- en raison de la méthode utilisée,
- en raison du test des 10 mètres,
- autres raisons ...

*

* *

*
* *

(3.3.1). J'ai l'impression que les gens ne considèrent pas encore comme allant de soi que pour enseigner la natation, il faut une certaine formation. Dès que quelqu'un sait nager, il s'estime plus ou moins en mesure de transmettre son savoir à autrui. D'où parfois des scènes touchantes d'un père éduquant avec bonheur ses enfants.

*

(3.3.2). Si pour apprendre à nager à quelqu'un, il fallait vraiment:

- beaucoup de temps (et de patience)
- beaucoup de courage (vu les risques)
- beaucoup d'explications (parfaitement adaptées à l'âge et aux capacités physiques et intellectuelles des apprentis)

alors il y aurait sans nul doute moins de volontaires pour se porter au secours des personnes ne sachant pas. L'Etat aurait

peut-être même engagé un régiment de fonctionnaires spécialisés pour remplir cette fonction.

*

(3.3.3). On ne peut pas dire qu'il y ait une énorme littérature sur l'apprentissage de la natation: on voit rarement des catalogues spécialisés. Entrez dans une librairie et demandez une méthode d'apprentissage de la natation, vous verrez que la vendeuse sera étonnée.

*

(3.3.4). Qu'un homme veuille se procurer en librairie une méthode d'apprentissage de la natation est étonnant. Qu'un autre veuille apprendre à son chien, c'est aussi étonnant. Qu'un troisième s'en prenne à son lit ou à sa baignoire, cela ne manquera pas de surprendre. Est-on chaque fois devant le même type d'étonnement? Jusqu'où va l'extraordinaire?

*

(3.3.5). Supposez un individu qui vient de suivre un cours de natation, il se rend à l'église et demande la confession: «Mon père, confessez-moi parce que j'ai nagé». Le prêtre pensera-t-il qu'il est en face d'un fait étonnant, extraordinaire ou franchement ABERRANT (à moins qu'il n'envisage qu'on se moque de lui).

*

(3.3.6). La question toujours revient de **SAVOIR CE QU'IL FAUT POUR QU'UN INDIVIDU PRECIS EN ARRIVE A SE DIRE QUE CE QU'IL VOIT OU ENTEND N'A PAS D'AUTRE USAGE EN LA SITUATION PARTICULIERE QUE DE SIGNIFIER UN DERANGEMENT MENTAL** (fût-il passager).

*

(3.3.7). Voici une anecdote:

Lors d'une réunion publique à laquelle j'ai assisté, un mère de famille a raconté qu'elle avait surpris son fils, peu de temps auparavant, la tête plongée dans un lavabo rempli d'eau froide. Etonnée, elle le gronda et lui demanda des explications. Celui-ci lui répondit sans sourciller qu'il apprenait à nager. La pauvre femme, ainsi qu'elle devait l'avouer, crut un instant que son fils se moquait d'elle et elle allait lui administrer une paire de gifles lorsque le gosse lui fit remarquer qu'il ne faisait en cela que suivre les conseils de son maître-nageur. Ce devant quoi la mère s'inclina, non sans avoir demandé à son fils quelques précisions supplémentaires sur l'enseignement dudit maître-nageur.

Imaginons que cette femme n'ait pas écouté son fils jusqu'au bout. Elle le surprend, lui, de son côté, prétend qu'il apprend à nager; et la voilà qui lui sert une bonne paire de gifles (le gosse, naturellement, se sauve sans plus donner de détails). Ainsi, elle aurait assurément compris la situation d'une certaine manière: ne pouvant sur le champ associer raisonnablement les deux actions «plonger la tête dans un lavabo rempli d'eau froide» et «s'entraîner à la natation», elle aurait conclu, je présume, que son fils était un impertinent (d'où la paire de gifles). Rien n'interdit évidemment de considérer le cas où cette pauvre femme en serait venue à se demander si son enfant n'était pas proprement tombé sur la tête (après tout, il y aurait eu de quoi justifier une telle réaction !). Je tiens pourtant que ce mouvement, parfaitement concevable en théorie, ne se produit, en pratique, que lorsque l'individu qui se trouve confronté à un comportement ou à des propos qui lui échappent est déjà défavorablement prévenu de l'état mental (possible) de leur auteur. Sinon, il préfère conclure à la plaisanterie ou à l'impertinence (comme ici) avec éventuellement un brin de soupçon (il se dira que, tout de même, cette impertinence n'est pas très catholique). Car il faut bien expliquer comment quelqu'un peut justement en arriver à songer un jour que celui

qui est là en face de lui et qui n'a encore rien fait ou dit n'est peut-être pas dans un état normal. A partir de quoi, il l'enfoncera sans doute un peu plus avant, dans ce qu'il appelle l'anormalité.

Revenons à l'histoire complète et à la façon dont les choses se sont véritablement déroulées. La femme comprend d'abord ainsi qu'il a été dit ci-dessus: elle flaire l'insolence, d'où la gifle qu'elle prépare. Mais elle n'en reste pas là! Peut-être se doute-t-elle de quelque chose (c'est quand même trop fort!) et puis il y a le gosse qui n'a aucune envie d'en faire les frais. Donc, elle écoute, pour ensuite se rendre à l'évidence. Son fils a parlé sérieusement (elle le croit maintenant) et celui de qui il se réclame n'a pas pu, lui non plus, manquer de sérieux en conseillant à ses élèves de s'entraîner chaque jour dans leur salle de bain. En définitive, si cette brave femme n'avait pas fait tout cela (qui suppose comme on le voit un bon nombre d'opérations), jamais elle n'aurait appris qu'on pouvait apprendre à nager dans un lavabo (au moins aux dires d'un certain maître-nageur).

A partir de quoi on établit en somme que **POUR APPRENDRE QUELQUE CHOSE DE QUELQU'UN, IL FAUT NECESSAIREMENT LE PRENDRE AU SERIEUX, AU MOINS PENDANT UN CERTAIN TEMPS.**

*

* *

*
* *

(3.4.1). Toutes choses égales par ailleurs, l'enseignement préconisé par Benjamin Franklin dans ses «Lettres sur l'art de nager» n'est pas loin d'égaliser en singularité l'épisode que l'on vient de rapporter. Voici—pour donner une idée—un court extrait de la première lettre («Cher monsieur ...»):

«La méthode dont je parle est celle-ci: choisissez une place où l'on enfonce dans l'eau graduellement; entrez-y tranquillement jusqu'à la poitrine; tournez-vous alors vers la rive, et jetez un oeuf dans l'eau, entre vous et le rivage. L'oeuf tombera au fond, et vous le verrez facilement, car votre eau est claire. Il faut qu'il soit assez bas pour que vous ne puissiez l'atteindre sans plonger. Pour que vous n'ayez aucune crainte, songez que vous avancerez toujours vers une eau de moins en moins profonde, et que, en ramenant vos jambes sous vous et en touchant le fond, vous pourrez toujours avoir la tête bien au dessus de l'eau. Plongez alors, les yeux ouverts, en vous lançant vers l'oeuf, et lutez des mains et des pieds contre l'eau pour atteindre votre

objet. Vous verrez que l'eau vous résiste, qu'il n'est pas aussi aisé d'enfoncer que vous imaginez, et qu'il faut agir avec force pour arriver à saisir l'oeuf. Vous sentirez alors combien l'eau a de force pour vous soutenir, et vous y prendrez confiance. En même temps, vos efforts pour surmonter cette résistance et atteindre l'oeuf vous apprendront la façon d'agir sur l'eau, avec vos mains et vos pieds. Plus tard, quand vous nagerez, cette action vous servira à maintenir votre tête au-dessus de l'eau, ou à aller entre deux eaux.»

La question, à l'évidence, n'est pas tant celle de la méthode (de son côté spiritualiste par exemple) que celle du choix de l'oeuf comme instrument. Voilà qui brouille à mes yeux tout le reste!

POURQUOI UN OEUF?

- ne peut-on supposer quelque pierre dans les environs?
- la personne devra-t-elle songer à l'apporter tout exprès (avec les dangers que cela présente)?
- l'oeuf coulera-t-il au fond aussi sûrement que l'auteur l'affirme—à moins qu'il n'ait été préalablement cuit dur? (mais cela devrait être dit!)
- de plus je vois mal un oeuf cru tombant dans l'eau. Ne risque-t-il pas de s'écraser à la surface si l'on n'y met pas suffisamment de précautions? Ne risque-t-on pas aussi de le voir divaguer, hésiter, se laisser aller au gré du courant pour finalement atterrir dans un triste état—quant à la récupération, on conçoit mal que l'oeuf puisse n'en pas faire les frais, tant elle paraît tumultueuse.

Je vois bien certes qu'à la différence d'un vulgaire caillou quelque chose comme «un-oeuf-au-fond-de-l'eau» a toutes

chances de ne pas passer inaperçu, fût-ce aux yeux hagards d'un apprenti-plongeur. Mais quand même cela n'explique pas tout. **TANT QUE LA SCIENCE** (ou plus modestement la pensée) **NEGLIGERA CE GENRE DE DÉTAIL ELLE MANQUERA L'ESSENTIEL!**

*

(3.4.2). C'est la même chose que le choix du beurre dans certains rites primitifs, personne ne s'y intéresse vraiment. **POURQUOI LE BEURRE?** Je vous le demande. Surtout si, en plus, comme on l'expose volontiers, il n'est là que pour signifier un autre produit: **ET LA SEMENCE EN L'OCCURRENCE!**

*

(3.4.3). Voici, pour le simple plaisir cette fois, un autre extrait de la seconde lettre de Benjamin Franklin sur l'art de nager:

«Vous ne serez pas fâché si je termine ces observations, faites à la hâte, en vous disant que, comme la méthode ordinaire de nager se borne au mouvement des bras et des jambes, et est par conséquent un exercice fatigant, lorsqu'on a besoin de traverser un espace d'eau considérable, il y a moyen de nager longtemps avec aisance: ce moyen est de se servir d'une voile. J'en ai fait la découverte heureusement et par hasard, ainsi que je vais vous l'expliquer.

Lorsque j'étais encore fort jeune, je m'amusais un jour avec un cerf-volant; et m'approchant du bord d'un étang, qui avait près d'un mille de large, j'attachai à un pieu la corde du cerf-volant, qui s'était déjà élevé très haut. Pendant ce temps-là je nageais. Mais voulant jouir des deux plaisirs à la fois, j'allai reprendre la corde de mon cerf-volant, et me tournant sur le dos, je m'aperçus que j'étais entraîné sur l'eau d'une manière

très agréable. Je priai alors un de mes camarades de faire le tour de l'étang et de porter mes vêtements dans un endroit que je lui indiquai; et tenant toujours la corde du cerf-volant, je traversai l'eau sans la moindre fatigue, et même avec beaucoup de plaisir. Je fus seulement obligé de temps en temps de ralentir un peu ma course, parce que je m'aperçus que quand j'allais trop vite, le cerf-volant descendait trop bas. Mais dès que je m'arrêtais, il remontait.

C'est la seule fois que j'ai fait usage de ce moyen, avec lequel on pourrait, je crois, traverser de Douvres à Calais. Mais le paquebot est encore préférable.»

Encore que les paquebots soient sources de mélancolie (comme chacun sait).

*

* *

*

* *

(3.5.1). Quelqu'un qui sait nager peut-il ne pas nager quand les circonstances l'imposent? Autrement dit, quelqu'un qui a appris à nager (on exclut les nouveaux-nés pour l'instant) peut-il, un jour, ne plus savoir nager?

*

(3.5.2). VOICI: de la même façon qu'il nous paraît forcément que celui qui sait nager, sait qu'il le sait (on l'a dit à plusieurs reprises) nous tenons pour impossible qu'il puisse ensuite ne plus savoir, au moins tant qu'il jouit de l'essentiel de ses capacités physiques.

*

(3.5.3). Je crois même que **SI JE PERDAIS LA RAISON, JE N'EN PERDRAIS PAS POUR AUTANT LA CAPACITE QUE J'AI ACQUISE DE NAGER.**

*

(3.5.4). Bref, il est totalement inconcevable que quelqu'un sachant nager puisse, du simple fait de sa volonté, ne pas nager ou s'abstenir d'essayer si on le précipite dans une eau suffisamment profonde pour qu'il n'ait pas la possibilité de s'en sortir autrement.

*

(3.5.5). De là il découle très normalement que la natation doit constituer (pour l'homme) une sorte de réflexe. A la nuance près toutefois que celui qui lève la jambe sous le coup du marteau, ou baisse la paupière à l'approche du stylo ne l'a jamais appris, alors que, pour savoir nager, il faut un minimum d'enseignement.

*

(3.5.6). L'idée qu'un acquis puisse devenir un réflexe est une chose que l'on a malgré tout du mal à accepter: la pensée y voit toujours un reste de contradiction. Pour la natation, il y a moyen de s'en sortir de la façon suivante (me semble-t-il):

- Nager a toujours été un réflexe chez l'être humain (en raison certainement de ses lointaines origines qui incluent le poisson), la preuve en est que les nouveaux-nés savent nager—finalement, il vaut mieux l'admettre!
- Ce réflexe, n'étant pas naturellement sollicité dès les premières années de l'existence en viendrait à dépérir très rapidement; d'où la nécessité d'un apprentissage.
- Cet apprentissage, s'appuyant sur un terrain tout préparé, ne ferait que réactiver un savoir biologiquement inscrit qu'il consoliderait définitivement, d'où son caractère inoubliable.

*

(3.5.7). La question que l'on se pose n'est pas tellement de savoir quels faits pourraient confirmer ou invalider un tel raisonnement, mais bien plutôt d'élucider comment on peut s'en contenter, combien de temps on peut rester là-dessus.

*

(3.5.8) Certains «bons» arguments ne sont certes pas inconcevables, comme celui de la conduite automobile:

A supposer en effet un conducteur muni de son permis qui n'exercerait pas ses talents pendant de longues années il y a tout lieu de penser qu'à la fin il ne saurait plus conduire du tout. Cela, qui est donc totalement différent de ce qui se passe pour la natation, doit être rapproché avec le fait que nul ne sait conduire un véhicule en naissant.

Mais jusqu'à quel point peut-on, là aussi, se contenter d'un «raisonnement» de la sorte?

*

(3.5.9). Supposons maintenant un individu ayant appris le français depuis son plus jeune âge et le parlant quotidiennement. On émet devant lui un assemblage de sons formant un mot (parfaitement commun) de cette langue. Notre homme, de toute évidence, ne pourra s'empêcher de le reconnaître pour ce qu'il est. Même à imaginer qu'il ignore ce mot ou qu'il se force à ne pas le comprendre, il verra néanmoins nécessairement qu'il y a de sa langue dans ce qu'on lui dit. Il en va donc du savoir parler comme du savoir nager: une fois qu'on l'a appris on ne peut plus le désapprendre.

*

(3.5.10). De même que l'homme qui sait nager le sait jusqu'à la fin de ses jours pour la raison (avons-nous dit) qu'il le savait au départ, **NE DOIT-ON PAS DES LORS CONJECTURER QUE, SI TOUT UN CHACUN NE PEUT OUBLIER LA LANGUE QUI EST LA SIENNE, C'EST PARCE QU'IL LA PARLAIT AU BERCEAU?**

*

(3.5.11). Comme aucun nouveau-né n'est visiblement capable de discourir au sortir du ventre de sa mère, on préférera sans doute à la conjecture précédente celle qui consiste plus modestement à soutenir que l'être humain naît avec la capacité de parler. Mais cela ne change rien au fond du débat qui est bel et bien de savoir si nous arrivons sur terre avec un certain équipement ou si au contraire nous naissons vraiment tout nus!

*

(3.5.12). On remarquera du reste que ce que nous finissons par savoir tient toujours plus ou moins du hasard. Pour moi, par exemple, j'ai commencé par apprendre la brasse, quant au français, si on m'avait jeté dès le départ dans l'anglais j'aurais parlé anglais (ce qui m'aurait, soit dit en passant, évité bien des tracas par la suite).

*

* *

ENCORE DEUX OU TROIS PETITES CHOSES

(en forme de conclusion)

*
* *

Rien n'empêche non plus d'envisager une machine qui saurait nager: l'intérêt étant de savoir ce que l'on devrait mettre dedans pour qu'elle nage convenablement (quelle part d'intelligence il y faudrait).

* *
*

*
* *

Et si nous apprenions demain que nager n'est pas ce que nous avons toujours cru. Donc, si nous apprenions que nager n'a en réalité rien à voir avec ce que nous croyons aujourd'hui qu'il en est, changerions-nous pour autant nos manières de parler? Dirions-nous par exemple que cet oiseau qui vole, nage? ou que cet homme qui dort en fait autant?

Tout porte à croire que non. **NAGER RESTERA TOUJOURS «NAGER». C'EST UNE QUESTION DE BAPTEME.** (La science n'y peut rien!)

- NB. C'est comme ce vin mongol qui n'en demeure pas moins du vin quoique ce soit en vérité du petit lait—au moins à ce qu'en disent les pères lazaristes qui furent les premiers occidentaux à pénétrer à Lhassa (et qui s'en souvinrent assurément toute leur vie).

* *
*

*
* *

FINALEMENT: la somme de tout ce que je sais (ou pourrais jamais savoir) sur la natation ne reviendra jamais qu'à la totalité des situations (actuelles et possibles) dans lesquelles j'en viendrai à admettre qu'il y a plutôt lieu d'user du verbe nager.

QUANT AU FOND: il m'échappe totalement.

* *
*

SOMMAIRE

ENTREE EN MATIERE

- La natation comme préoccupation.
- Les hommes ont une foule d'idées sur la natation.
- Avoir des idées sur un sujet.
- Questions.
- Diversité des opinions touchant certains sujets.
- Différences entre les idées que l'on rencontre sur un même sujet.
- Projet.

PREMIERE PARTIE

- 1.1.1 Quand dit-on d'un homme qu'il sait nager? (réponse).
- 1.1.2 Natation = (Intention + Succès) pendant un certain temps.
- 1.1.3 Conséquences.
- 1.1.4 Pour nager faut-il nécessairement de l'eau et quelle eau?
- 1.1.5 Savoir nager et pouvoir nager.
- 1.1.6 Les questions en savoir (: savoir dormir).
- 1.1.7 Savoir si l'on est allé en Chine ou non.
- 1.1.8 Celui qui sait nager le sait.
- 1.1.9 Quand nage-t-on?

- 1.2.1 Les faits d'étonnement.
- 1.2.2 La natation par obligation comme figure d'extraordinaire.
- 1.2.3 Cas particulier de ceux qui gagnent leur vie en nageant.
- 1.2.4 Qui a nagé par force en parle.
- 1.2.5 Comportement des hommes avertis.
- 1.2.6 Extraordinaire dans tous les sens.
- 1.2.7 Formidable et sensationnel (vues du corps enseignant sur cette question).

- 1.2.8 L'idée d'extraordinaire comme concept et ce que cela supposerait.
- 1.2.9 Une théorie des faits extraordinaires: tâches et portée.
- 1.2.10 Problèmes de méthode.
- 1.2.11 Difficultés dans l'application du critère de falsification.
- 1.2.12 Les exigences de la conversation.
- 1.2.13 Paradoxes de l'enquête.
- 1.2.14 Comment reconnaître et interpréter des signes d'étonnement.
- 1.2.15 Regrets.

- 1.3.1 Les poissons nagent (forcément).
- 1.3.2 Quelques cas plus difficiles.
- 1.3.3 Ce que je sais des canards.
- 1.3.4 De l'existence des lois dans le domaine des idées sur la natation.
- 1.3.5 On peut nager sans savoir (comme les poissons).
- 1.3.6 Quand dit-on d'un poisson qu'il nage?
- 1.3.7 Trois échanges devant un bocal.
- 1.3.8 Certains faits sont unanimement reconnus.
- 1.3.9 Paroles visiblement non accordées aux faits (comment les comprend-on?).
- 1.3.10 Ce que l'on présume quand on s'entretient avec d'autres d'un sujet.
- 1.3.11 Synthèse.

- 1.4.1 Particularité du genre humain.
- 1.4.2 Exemple d'énoncé que l'on a du mal à débrouiller.
- 1.4.3 Les propos d'un camarade de classe et ce qu'il y a lieu d'en penser.
- 1.4.4 Retour de l'extraordinaire.
- 1.4.5 De l'usage poétique.
- 1.4.6 Ça nage.
- 1.4.7 La nage sans sujet.
- 1.4.8 Usage poétique.
- 1.4.9 Remarque pessimiste.

- 1.5.1 La nage sous l'eau comme recours.
 - 1.5.2 Tableau.
 - 1.5.3 Part du flou dans nos connaissances.
 - 1.5.4 Problème du nageur sous l'eau.
 - 1.5.5 Solution.
 - 1.5.6 Événement sans surprise.
 - 1.5.7 Le plongeur bien intentionné.
-
- 1.6.1 De la méconnaissance générale des records (avec certaines réserves).
 - 1.6.2 Exemple de raisonnement où intervient l'idée d'exploit.
 - 1.6.3 Statut (logique) des affirmations comportant la modalité «possible».
 - 1.6.4 Simple façon de parler.
 - 1.6.5 Comment en arrive-t-on à penser que quelqu'un ment?
 - 1.6.6 Autre façon de présenter les choses.
 - 1.6.7 Question (l'auteur avoue finalement qu'il n'est pas satisfait de lui).
-
- 1.7.1 Tableau (simple à imaginer).
 - 1.7.2 Ce qu'il faut absolument faire pour faire semblant de nager.
 - 1.7.3 L'argument du n'importe quoi.
 - 1.7.4 Dire et faire (ne rien faire de ce que l'on dit).
 - 1.7.5 Joindre le geste à la parole.
 - 1.7.6 Retour à l'intention.
 - 1.7.7 Autre paradoxe.
 - 1.7.8 Nécessité d'une assemblée.
 - 1.7.9 Rapprochement inattendu. (La question n'est pas épuisée).
-
- 1.8.1 Point de vue de H. Michaux.
 - 1.8.2 Les véritables nageurs: où est la question?
 - 1.8.3 Opposition entre une interprétation concrète et abstraite du problème.

- 1.8.4 Phénomènes scalaires.
- 1.8.5 L'auteur avoue ne pas être choqué par une idée.
- 1.8.6 Où il est démontré que les véritables nageurs sont de pures entités mentales.

DEUXIEME PARTIE

- 2.1.1 Peut-on penser l'idée de nager hors de tout liquide?
- 2.1.2 Le sens prétendument premier du verbe nager.
- 2.1.3 Quelques expériences où l'on voit bien qu'il est impossible de penser certains énoncés.
- 2.1.4 Quand l'usage dépasse la pensée.
- 2.1.5 Comment comprend-on un usage? (Première solution envisagée).
- 2.1.6 Discussion (avec une critique des ingénieurs).
- 2.1.7 Autre conception.
- 2.1.8 Conception présentée comme plus satisfaisante (l'auteur ne dit pas s'il est content de ce qu'il avance).
- 2.1.9 La natation comme mode d'existence des pensées dans l'esprit au repos.
- 2.1.10 Conclusion (très ferme).

- 2.2.1 Nager pour quelque chose.
- 2.2.2 Danger du masochisme.
- 2.2.3 Nager pour prouver quoi? (Remarque).
- 2.2.4 De certains usages imprévus et du profit que l'on en tire pour critiquer les linguistes.

- 2.3.1 Début de l'histoire de Sakhé et de son envie de miel (comment on la lit).
- 2.3.2 Où le lecteur est invité à retrouver sa propre manière de comprendre. (Suite de l'histoire de Sakhé).
— Conséquences pour les ingénieurs.

- 2.3.3 Autre version du mythe pour la compréhension de laquelle le lecteur est à nouveau sollicité (avis de l'auteur).
- 2.3.4 L'intelligence de Sakhé.

- 2.4.1 Aucun discours n'est disgracieux.
- 2.4.2 Illustration montrant comment l'on s'en sort toujours.
- 2.4.3 Le monde se prête à tout.
- 2.4.4 D'autres façons de s'en sortir.
- 2.4.5 Comment l'on en arrive à penser que quelqu'un est fou.

- 2.5.1 Les associations d'idées: comme quoi toutes sont acceptables.
- 2.5.2 Le cas Lénine. (Remarque de l'auteur sur l'état moyen de sa pensée).
- 2.5.3 Un tableau charmant.
- 2.5.4 Où l'on voit que l'homme est ouvert à des associations que pourtant il ne fait pas de lui-même.

INTERMEDE: Petit éloge de la brasse (en une page).

TROISIEME PARTIE

- 3.1.1 Affirmations positives sur l'apprentissage de la natation.
- 3.1.2 Affirmations négatives.
- 3.1.3 Savoir et savoir que l'on sait.
- 3.1.4 Apprend-on tout ce que l'on sait?
- 3.1.5 L'auteur fait un bilan.
- 3.1.6 La rage de l'expérience.

- 3.1.7 Position plus moderne.
- 3.1.8 Du peu d'intérêt que les nouveaux-nés sachent nager.
- 3.1.9 Cela ne change rien.
- 3.1.10 Un exemple significatif.

- 3.2.1 Tous les individus n'apprennent pas à nager aussi facilement.
- 3.2.2 Observation (le lecteur est sollicité).
- 3.2.3 Où l'auteur fait part des avis qu'il a recueillis.
- 3.2.4 A remplir par le lecteur.

- 3.3.1 Les gens pensent qu'il est inutile d'être un spécialiste pour enseigner la natation.
- 3.3.2 Pourquoi cela?
- 3.3.3 Comment étonner une vendeuse.
- 3.3.4 Différents types d'étonnement.
- 3.3.5 L'aberrant.
- 3.3.6 Question obsédante.
- 3.3.7 Anecdote.

- 3.4.1 L'oeuf de Benjamin Franklin. (Pourquoi un oeuf)?
- 3.4.2 (Du beurre dans certains rites primitifs).
- 3.4.3 Les hasards de l'invention.

- 3.5.1 Peut-on ne pas nager quand il le faut?
- 3.5.2 Réponse.
- 3.5.3 Comme quoi la natation résiste au dérangement mental.
- 3.5.4 Récapitulation: «Bref...».
- 3.5.5 La natation comme réflexe.
- 3.5.6 Où l'on voit qu'il est paradoxal de traiter la natation comme un réflexe et comment on s'en sort.
- 3.5.7 Rappel de ce que l'on veut savoir.
- 3.5.8 Un exemple différent.
- 3.5.9 Du parallèle qu'il y a entre parler et nager.

- 3.5.10 Reformulation du problème.
- 3.5.11 Que ce que nous savons tient aux hasards de la naissance.
- 3.5.12 Sans titre.

ENCORE DEUX OU TROIS PETITES CHOSES

- 1 Absurdité de certains projets.
- 2 Permanence du verbe (le premier baptême).
- 3 Nota bene: Du vin qui est du lait.
- 4 **FINALEMENT.**

Travaux du Centre de Recherches Sémiologiques

Liste des numéros parus

- *1. La nouvelle rhétorique. Revue critique et perspectives d'application. 1969-70, G. Vignaux.
- *2. L'argumentation antique: Aristote. Janv. 1970, G. Vignaux.
- *3. Pour définir l'argumentation. 1969-70, M.-J. Borel.
- *4. Remarques sur les notions d'assertion linguistique et de proposition logique. Sept. 1970. F. Bugniet.
- *5. L'étude de l'argumentation. Séminaire 1969-70, M.-J. Borel, G. Vignaux.
- *6. L'argumentation: bibliographie sélective. Janv. 1971, G. Vignaux.
- *7. Logique de l'argumentation et discours argumentatif. Mars 1971, J.-B. Grize.
- *8. La rhétorique du discours de philosophie systématique. Essais d'analyse. Mars 1971, J.-L. Galay.
- *9. Charles Sanders Peirce et la sémiotique. Mars 1971, C. Morier.
- *10. L'argumentation et le résumé. Mars 1971, G. Vignaux.
- *11. Peut-on définir l'argumentation? Avril 1971, C. Gillièron, C. Bonnet.
- *12. Notes sur l'ontologie et la méréologie de S. Lesniewski. Mars 1972, J.-B. Grize.
- *13. Les limites d'une théorie saussurienne du discours et leurs effets dans la recherche sur l'argumentation. Avril 1972, M. Hirsbrunner, P. Fiala.
- *14. Les recherches psychologiques et psycholinguistiques sur la négation et les relations d'opposition. Mai 1972, C. Gillièron, A.-M. Badonnel, J.-P. Iacaazi.
- *15. Esquisses pour une théorie figurale du discours. Sept. 1972, J.-L. Galay.
- *16. Sémiotique littéraire, à propos de la coordination, répétition et opposition dans un texte littéraire. Mai 1973, Y. Oppel.
- *17. Essai de pratique sémiotique. Juin 1973, P. Fiala, C. Ridoux.
- *18. Pour une critique de la sémiotique de Roland Barthes. Juil. 1973, M. Hirsbrunner.
- *19. Colloque sur l'analyse du discours «Divergences et convergences». Fév. 1974, Y. Oppel.
- *20. Logique, argumentation, discours (LAD) Recherche. Sept. 1974, (Collectif).
- *21. Logique, argumentation, discours (LAD) Recherche. Sept. 1974, (Collectif).
- *22. Philosophie et sciences chez H. Poincaré: lecture philosophique. Oct. 1974, A.-F. Schmid.

Travaux du Centre de Recherches Sémiologiques

Liste des numéros parus

- *1. La nouvelle rhétorique. Revue critique et perspectives d'application. 1969-70, G. Vignaux.
- *2. L'argumentation antique: Aristote. Janv. 1970, G. Vignaux.
- *3. Pour définir l'argumentation. 1969-70, M.-J. Borel.
- *4. Remarques sur les notions d'assertion linguistique et de proposition logique. Sept. 1970. F. Bugniet.
- *5. L'étude de l'argumentation. Séminaire 1969-70, M.-J. Borel, G. Vignaux.
- *6. L'argumentation: bibliographie sélective. Janv. 1971, G. Vignaux.
- *7. Logique de l'argumentation et discours argumentatif. Mars 1971, J.-B. Grize.
- *8. La rhétorique du discours de philosophie systématique. Essais d'analyse. Mars 1971, J.-L. Galay.
- *9. Charles Sanders Peirce et la sémiotique. Mars 1971, C. Morier.
- *10. L'argumentation et le résumé. Mars 1971, G. Vignaux.
- *11. Peut-on définir l'argumentation? Avril 1971, C. Gillièron, C. Bonnet.
- *12. Notes sur l'ontologie et la méréologie de S. Lesniewski. Mars 1972, J.-B. Grize.
- *13. Les limites d'une théorie saussurienne du discours et leurs effets dans la recherche sur l'argumentation. Avril 1972, M. Hirsbrunner, P. Fiala.
- *14. Les recherches psychologiques et psycholinguistiques sur la négation et les relations d'opposition. Mai 1972, C. Gillièron, A.-M. Badonnel, J.-P. Iacaazi.
- *15. Esquisses pour une théorie figurale du discours. Sept. 1972, J.-L. Galay.
- *16. Sémiotique littéraire, à propos de la coordination, répétition et opposition dans un texte littéraire. Mai 1973, Y. Oappel.
- *17. Essai de pratique sémiotique. Juin 1973, P. Fiala, C. Ridoux.
- *18. Pour une critique de la sémiotique de Roland Barthes. Juil. 1973, M. Hirsbrunner.
- *19. Colloque sur l'analyse du discours «Divergences et convergences». Fév. 1974, Y. Oappel.
- *20. Logique, argumentation, discours (LAD) Recherche. Sept. 1974, (Collectif).
- *21. Logique, argumentation, discours (LAD) Recherche. Sept. 1974, (Collectif).
- *22. Philosophie et sciences chez H. Poincaré: lecture philosophique. Oct. 1974, A.-F. Schmid.

47. Construction et transformations des objets du discours II. Colloque Besançon-Neuchâtel, 3-4 octobre 1983. Mars 1984, (Collectif).
- *48. Analyse de texte assistée par ordinateur. Utilisation du logiciel DEREDEC. Janv. 1985, (Collectif).
49. Problèmes et méthodes d'une analyse de texte articulant organisation cognitive, argumentation et représentations sociales. Juin 1985, (Collectif).
50. Actes du colloque «Dialogisme et Polyphonie», 27/28 sept. 1985. Avril 1986, (Collectif).
- *51. Le discours descriptif. Du texte aux objets de connaissance I. Juil. 1986, (Collectif).
- *52. Le discours descriptif. Du texte aux objets de connaissance II. Juil. 1986, (Collectif).
53. La référence. Points de vue linguistique et logique. Mars 1987, (Collectif).
54. Langage, processus cognitifs et genèse de la communication. Sept. 1987, D. Apothéloz et J.-B. Grize.
55. La schématisation descriptive. Types textuels, formes et fonctions discursives. Janv. 1988, (Collectif).
56. La négation sous divers aspects. Actes du colloque Neuchâtel 22-23 octobre 1987. Sept. 1988, D. Miéville, R. Martin, A. Culioli, G.G. Granger, C. Gillieron, G. Seel, J. Molino, L. Frey, J.-B. Grize.
57. La négation. Contre-argumentation et contradiction. Sept. 1989, D. Miéville, D. Apothéloz, P.-Y. Brandt, G. Quiroz, J.-B. Grize.

Ces publications peuvent être obtenues auprès du Centre de Recherches Sémiologiques au prix de Fr.s. 10.-.

Les titres précédés d'un astérisque sont épuisés.

Couverture : Atelier Seth, Peseux

Impression : Zentralstelle der Studentenschaft der Universität Zürich

Michel CHAROLLES est professeur de linguistique à l'Université de Nancy 2. Il a écrit de nombreux articles (notamment dans la revue *Pratique*, ainsi que dans les *Travaux du Centre de Recherches Sémiologiques*). Il a par ailleurs édité de nombreux ouvrages et numéros de revues sur l'analyse du discours, la compréhension et la production des énoncés, les connecteurs, l'anaphore, ainsi que sur l'enseignement du français.

L'auteur de ce texte propose une introduction plaisante, originale et stimulante à toutes sortes de sujets agitant aujourd'hui les philosophes de l'esprit, les cognitivistes, les linguistes, certains logiciens et chercheurs en intelligence artificielle, ... Cet ouvrage vise un public curieux des recherches actuelles dans ces différents domaines et prêt à jouer le jeu d'une initiation (ou d'un parcours) en douceur par le biais de réflexions ou d'exercices souvent cocasses. L'intention d'amuser sur des questions fort sérieuses est aussi une façon d'indiquer que l'on refuse en la matière tout esprit de système. L'accent est donc mis plus sur des énigmes que sur les constructions théoriques supposées y répondre. Le but étant d'amener le lecteur à éprouver par lui-même, et parfois sur lui-même, un mode d'interrogation des fonctionnements mentaux et verbaux dont il peut ne pas avoir l'expérience tant les opérations en cause échappent à l'attention des sujets.

On comprendra donc l'intérêt du Centre de Recherches Sémiologiques à publier ce texte dans sa collection.

(Denis Miéville)